

L'ÉDUCATEUR

CULTUREL INTERNATIONAL

REVUE PÉDAGOGIQUE DE L'INSTITUT COOPÉRATIF
DE L'ÉCOLE MODERNE (PARAIT 3 FOIS PAR MOIS)

Dans ce numéro :

- E. FREINET : De David à Lautrec.
Ph. ROGERIE : Méthode naturelle de calcul.
C. FREINET : 25 élèves par classe.
F. OURY : A propos du matériel scolaire.

Vie de l'Institut
Pédagogie internationale
Livres et Revues
Correspondances internationales

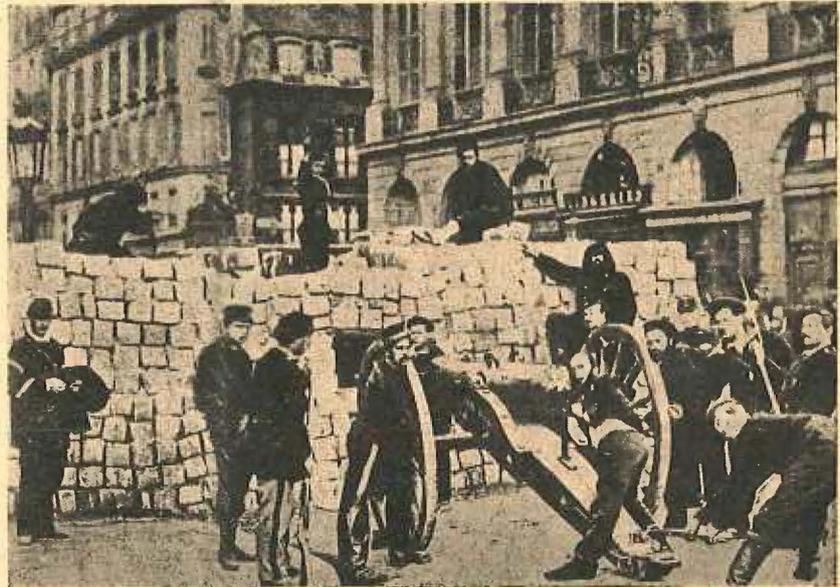
Souscrivez dès maintenant aux Editions
de l'École Moderne :

L'ÉDUCATEUR
LA GERBE ENFANTINE
BT
BTT
FILMS FIXES
ALBUMS D'ENFANTS

Le prochain numéro de "L'Éducateur",
à paraître fin juin, fera le point du
matériel de l'École Moderne.

Pour toutes vos manifestations de fin
d'année, demandez dessins, films fixes
en location, films animés, documents
divers de propagande à diffuser, etc.

C.E.L. - Boulevard Vallombrosa
CANNES (A.-M.) - Tél. 947-42
C. C. P. 115.03 MARSEILLE



Barricade de la rue de la Paix
(Photo Combiér)
(Exposition J.-B. Clément, n° 58)
(Cliché extrait de la BT « Jean-Baptiste Clément »)

NOTES IMPORTANTES

Stage de l'École Freinet

A cause de l'afflux croissant de touristes sur la Côte en été, il ne nous a pas été possible de prévoir des conditions satisfaisantes pour l'accueil des stagiaires. Nous devons donc renoncer à organiser le stage d'initiation prévu. Des journées pédagogiques seront organisées dans tous les départements en cours d'année.

Les sommes reçues pour participation au stage vont être remboursées.

Revue Internationale d'Art enfantin

L'appel fait à nos camarades pour le lancement de cette revue n'a donné qu'un nombre de souscriptions infime qui ne permettent pas d'envisager, pour cette année, une édition qui serait nécessairement onéreuse.

Ne plus envoyer de souscription pour ce projet.

Seuls restent comme projets réalisables et qui seront réalisés : BTT (Bibliothèque de Travail de Textes d'auteurs) pour lesquelles nous renouvelons notre appel à la collaboration et à la souscription — FILMS FIXES dont l'édition va commencer.

10 - 20 JUIN 1955
CANNES (Alpes-Maritimes)

27-28

EDITIONS DE L'ÉCOLE
MODERNE FRANÇAISE

RENCONTRE INTERNATIONALE DES DIVERS DEGRÉS D'ENSEIGNEMENT

VENCE - CANNES - 16-17 septembre 1955

Les Techniques Freinet de l'Ecole Moderne, fondées sur une psychologie qui a aujourd'hui fait ses preuves, ont une valeur et une portée générales et internationales, c'est-à-dire qu'elles peuvent prétendre à influencer favorablement la pédagogie à tous les degrés, en France et à l'étranger.

Mais si les principes et les fondements pratiques en sont ainsi valables pour toutes les classes, il n'en reste pas moins à réaliser l'adaptation spécifique selon les niveaux, l'âge, les milieux et la nature de l'enseignement. Nous n'avons jamais pensé que nos Techniques Freinet du Premier Degré puissent être transposées telles quelles dans les autres degrés. C'est cette adaptation indispensable, la reconsidération des outils et des normes de travail qu'elle suppose qui retardent la généralisation de ces techniques.

En attendant, une sorte de dualité regrettable trouble et complique les processus d'éducation, nos enfants étant contraints bien souvent à se réhabituer, non sans dommage, aux pratiques scolaires condamnées.

C'est pour préparer les conditions psychologiques, pédagogiques, administratives et sociales du travail nouveau, les outils et les Techniques à mettre au point ; c'est pour amorcer cette action unie qui fera avancer partout l'étude et la solution des questions majeures de l'éducation que, sur l'initiative d'un groupe de professeurs italiens collaborant avec nos camarades du premier degré dans l'Imprimerie à l'Ecole de leur pays, nous organisons ces deux journées de contacts fraternels, de recherches et d'études.

Ordre du jour prévu

- Examen de la situation scolaire dans les divers pays ;
- Psychologie de l'enfant et de l'adolescent ;
- Contrôle effectif du rendement scolaire ;
- Les Techniques Freinet aux divers degrés d'enseignement ;
- Organisation d'une collaboration nationale et internationale pour maintenir et développer ces contacts et les travaux qu'ils permettent.
- (Visite de l'Ecole Freinet, projection de films fixes et animés, exposition de dessins et céramiques, visite de la Coopérative de l'Enseignement Laïc à Cannes.)

*

Des professeurs, des inspecteurs se sont déjà fait inscrire. Tous les chercheurs sont invités à cette rencontre, quelles que soient leurs conceptions ou leurs tendances.

*

Des conditions particulières d'accueil sont prévues. Réduction de 20 % sur les billets de chemin de fer aux participants qui en feront la demande.



Jolie société (lithographie de Steinlen, appartenant à M^{me} Le Garrec)
(Cliché extrait de la BT « Jean-Baptiste Clément »)

LA PART DES MAÎTRES DE DAVID A LAUTREC

**EXPOSITION DE L'ORANGERIE
DU 20 AVRIL AU 5 JUILLET 1955**

Près d'une centaine d'œuvres des Maîtres du XIX^e siècle sont venues d'Amérique saluer la France, leur pays d'origine. C'est un événement marquant. Et même si l'on « tique » sur le fort paiement à l'entrée de l'exposition, même si l'on regrette cette sélection des privilégiés du porte-monnaie qui rejette à la rue les travailleurs aux petits salaires, même si l'on critique à bon droit l'anarchie dans l'ordonnance des œuvres, nous saluons avec reconnaissance ce geste de l'Amérique nous donnant pour quelques semaines la joie de revoir nos biens. Nous sommes heureux de les connaître mieux, de les admirer, de les aimer et nous n'aurons pas d'amertume à les voir repartir de l'autre côté de l'Atlantique après avoir accompli leur rôle de messager de la grande fraternité culturelle. Pour un instant, du moins, nous aurons eu l'illusion du pouvoir des nobles rencontres et l'oubli des rivalités, angoissantes des mondes économiques.

On a écrit beaucoup sur cette manifestation *exceptionnelle* qui attire chaque jour des dizaines de milliers de Français et d'étrangers, calmes et silencieux, subissant avec patience le piétinement de la queue pour accomplir « leurs dévotions ». Des dévotions, toujours sincères au demeurant même quand elles laissent transpirer le snobisme ou le désir de parfaire au maximum une éducation encore bien indigente. Rien de plus émouvant que cet immense défilé de gens recueillis et graves, avançant sur la pointe des pieds dans un silence d'église.

Mêlée à la foule — où connaisseurs ou non initiés tendaient le cou, aiguisaient leur regard à chaque découverte — je regrettais l'absence de mes enfants de l'École Freinet et de tous les enfants de nos Ecoles Modernes pour lesquels un tel spectacle aurait été si riche de lendemains, si fertile en prises de possessions immédiates. L'écho de leur présence me manquait à chaque pas et ce don prodigieux de faire de toute adhésion une occasion de fulgurante félicité. Et de me retrouver ramenée à mes limites, sans ce prolongement qui nous vient des cœurs

purs, je réalisais une fois de plus l'étonnante fertilité de notre vocation d'éducateurs, toujours donnant, toujours recevant, toujours amplifiés des beaux instants de vérité partagés avec l'Innocent aux mains pleines.

Je sais bien que l'on peut sourire à la pensée que nos gamins de la rue ou des champs puissent avoir leur place dans cet univers de l'Art, refermé comme une coquille sur le monde des spéculations intellectuelles. Personne ne pourrait soupçonner, en effet, que nos petits artistes formés par autodidaxie, déjà gens de savoir et d'habileté dans le noble métier de peintre, puissent s'intéresser *passionnément* à des œuvres de Maîtres, en saisir la densité dans un éclair sans que leur soient données ces clés de la culture dispensées par l'École du Louvre ou les luxueux ouvrages de critique des Musées. Et pourtant, nous qui sommes si profondément en intimité avec l'âme enfantine, nous avons la certitude qu'après avoir *sent* le style d'un peintre, l'enfant le reconnaît, comme par une sorte de clairvoyance, dans chacun de ses visages. Ainsi il sait, à coup

sûr, répartir les travaux de tous les enfants de la classe, des élèves correspondants et de quelques-unes de nos écoles artistes. C'est simplement une question de *flair* : La connaissance emprunte ici d'autres voies — que celles bien encombrées de l'observation et de la mémoire — et qui sont reliées par des sens nouveaux — plus subtils que les cinq sens hélas ! bien déficients et surmenés — et qui nous permettent une préhension fulgurante et hardie du monde. Sans ces circuits de clairvoyance on ne sera jamais un artiste ou un poète et tant pis si la légalité psychologique crie à l'occultisme ! Les nobles passions se passent d'autorisations parcimonieuses ou de visa et la plus belle musique naîtra toujours du chanfre qui sait dire la féerie du monde, qu'elle soit tendresse, amour, musique, belle image ou équation transcendante de vérité universelle.

Où, par nos enfants, nous faisons confiance aux butineurs de la féerie du monde et c'est parce que, pour moi, se profilait à l'infini les insondables richesses de l'enfant-artiste, que devant chaque toile de Maître, je devenais le « Ravi », comblée de joie et d'espérance dans toute l'ampleur de mes constatations.

Et c'était bien dans cet état de grâce qu'il fallait visiter cette étonnante exposition de « David à Lautrec » qui est le chant même du bonheur. Car ce que *signifie* l'événement de l'Orangerie ce n'est point — comme on l'a écrit — « un témoignage historique de la bourgeoisie ascendante ». Non, au-delà d'un siècle confortable pour le bourgeois, ce que signifie l'Orangerie du 20 avril au 5 juillet, c'est un bel instant de l'aventure humaine — que nous ne retrouverons jamais plus — où le cœur se met à l'aise dans tout ce ruissellement des biens qui le comblent : belles images de la terre, présence de la femme et des êtres exclusivement aimés, incidents intimes des existences, simples faits d'un destin sans angoisse. Quelques titres des œuvres les plus marquantes sont significatifs de cette *bienheureuse* et défunte réalité :

- DAVID : « Napoléon dans son cabinet » (1810-12).
 INGRES : « L'odalisque et l'esclave » (1892).
 DEGAS : « Mlle Hortense Valpinçon enfant » (1869).
 MONET : « La terrasse au Havre » (1866).
 « La Seine à Bougival » (1869).
 COROT : « L'Italienne » (1870).
 COURBET : « La toilette de la mariée » (1865-70).
 MANET : « Femme au perroquet » (1866).
 PISSARO : « Le fond de l'Hermitage » (1879).
 B. MORISOT : « Jeune femme sur la terrasse » (1884).
 SEURAT : « La grande Jatte » (1884).
 RENOIR : « Le déjeuner des Canotiers » (1881).
 VAN GOGH : « L'Arlésienne » (1888).
 « La nuit étoilée » (1889).
 CÉZANNE : « Le garçon au gilet rouge » (1890).
 « Les grandes baigneuses » (1898).
 Douanier-ROUSSEAU : « La Bohémienne endormie » (1897).

Et pourtant le drame social était inéluctable : David est le peintre de la Révolution française. Courbet, Daumier, Manet, Degas, Pissaro, Seurat ont vécu 1848 et la Commune. Étrangers à l'aventure sociale — à l'exception de Daumier et Courbet — les grands artistes qui fleurissent l'Orangerie n'en sont pas moins des révolutionnaires par ce témoignage persistant qu'ils donnent de la liberté. L'incompréhension qui les accueillit (d'Ingres aux impressionnistes), prouve assez que la liberté alors

n'était pas de tout repos. Aucun de ces grands Maîtres ne connut le succès, beaucoup furent ridiculisés ; on se battit lors des premières expositions des *Fauves* et Cézanne ignora peut-être jusqu'à son dernier effort, de quel poids désormais il pèserait sur l'avenir. Mais qu'importe, sans sécurité matérielle, même avec la honte du discrédit, la vérité de chacun fut toujours sans compromission avec un marché des œuvres d'art qui était pourtant en passe de devenir la bourse des tableaux. Chacun mettait un entêtement farouche à rester soi-même avec sa technique, sa palette et sa sensualité. C'est pourquoi nous sommes riches de tant de variété dans ce XIX^e siècle de peinture française qui donna au monde la réplique de la vaste Renaissance italienne par ses richesses diverses et profuses. Daumier avait 65 ans quand Ingres mourut ; on a peine à imaginer qu'ils furent contemporains tant la fougue torrentielle du premier, son drame, ses tumultes sont en contraste avec le calme traditionnel et volontairement classique du second. Cette même diversité se retrouve chez les *Impressionnistes* pourtant liés sous le signe des mêmes expériences et de l'amitié. Leur poursuite d'une réalité *totale* où la vérité de l'instant dépassait inéluctablement le modèle de l'objet et les servitudes du ton local ; leurs exigences de poètes et d'amants de la Nature, respectueux des infinis reflets dansants de la lumière, du frémissement des feuillages et de l'épiderme satiné des femmes, nous ont donné les toiles peut-être les plus émouvantes de notre histoire de l'Art.

Constatant cette passion hautaine de la vérité, les exigences sans faiblesse de la conscience de l'artiste, cette acceptation presque naturelle de la souffrance et de la lutte, j'en cherchais en vain le témoignage dans notre peinture moderne. Et revenant à nos enfants, si probes, si vaillants dans leurs créations, si soucieux de rester eux-mêmes jusque dans les moindres détails de leurs poèmes de la couleur, je me laissais aller à imaginer la relève. Il n'y aurait qu'à inviter tous les enfants du monde à visiter les œuvres des Maîtres, à ouvrir toutes grandes les portes des Musées, ces tombeaux de l'œuvre vive, et à laisser aller l'initiative dans l'âme de l'enfant ; à écouter chanter l'allégresse du monde dans les cœurs neufs qui n'ont pas découvert encore les laideurs de la vie. Alors, tout naturellement, les petits paysans de St-Benoît retrouveraient les frémissements colorés des impressionnistes ; les petits bergers des Costes-Gozon repenseraient Cézanne, les « ch'timis » du Nord continueraient Daumier et les petits noirs du Cameroun s'en iraient bien plus loin que Gauguin. Dans leur maturité tous ces enfants du peuple auraient, nous en sommes certains, regonflé de sève drue l'Art humain qui ne serait plus l'Art d'une classe, l'Art d'une simple époque, mais un langage universel.

Hélas ! nos petits paysans et nos enfants de la rue ne tiendront pas leurs belles promesses, simplement parce qu'ils sont des enfants pauvres, que plus pauvre encore sera l'école surchargée, que plus limité encore sera le Maître, en proie aux 40 ou 50 enfants, que plus étriquée et plus mécanisée sera l'éducation reçue. Mortes bientôt seront les résonances qui auraient dû être transmises aux hommes. Et incompris sera l'enfant, pour toujours frustré de son pouvoir et de son bonheur.

Le crime est si révoltant que nous ne pourrions jamais nous résigner. Jusqu'à notre dernier souffle, jusqu'à notre dernière lueur de conscience, nous crierons notre indignation et notre désespoir.

E. FREINET.

L'enseignement des sciences exactes

Méthode naturelle de calcul

Mon article (Educateur Culturel 10/20 février) permet de se poser plusieurs questions auxquelles je me propose de répondre afin d'apporter une méthode naturelle pour enseigner le calcul et les autres sciences exactes.

Coupures - Langage mathématique Scolastique et formes axiomatiques des connaissances scientifiques

En fait, les coupures, les hiatus dont je parlais dans mon précédent article, sont dus pour une bonne part à un enseignement scolastique de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie, sciences qui permettent d'accéder rapidement au langage mathématique. Dans ce dernier domaine, plus encore que dans celui de la langue maternelle avant l'invention de la technique du texte libre, dès le cours préparatoire, on s'emploie à enseigner « à marcher sur les mains », à « initier aux lois de l'équilibre avant de confier à l'élève une bicyclette pour qu'il apprenne à s'en servir ». Cette évocation des critiques imagées de Freinet me vient naturellement à l'esprit, quand je veux rendre compte de la profondeur de l'empreinte scolastique dans les techniques courantes de l'enseignement des sciences exactes où le calcul joue un rôle prépondérant.

La malfaisance de ces techniques risque encore, au moins au second degré, d'être aggravée par la « scolarisation » de la forme la plus récente du langage mathématique des spécialistes : la forme axiomatique.

Je reviendrai sur cette importante question. Cependant, avant d'aller plus avant dans l'analyse des coupures, en vue de définir une technique susceptible de les colmater, si elles sont déjà formées, ou d'en empêcher la formation, si elles n'existent pas encore, je trouve utile de faire une remarque.

La première axiomatique des sciences exactes a été construite en Grèce par Euclide (-323 ; -283). Elle concerne le déplacement des corps indéformables et ne marque nullement le début de l'étude de ces déplacements, mais la constitution en science rationnelle, des connaissances déjà acquises, sur cette question, par la voie expérimentale. On sait que la géométrie grecque commença par poser des définitions, des postulats et des axiomes ; puis, par déduction, il tira de ces trois groupes de vérités toutes les propriétés des figures géométriques. Or, ces dernières étant constituées par les trajectoires de points, de droites et de plans indéformables qui, eux, sont tirés des solides, il s'en suit donc qu'en définitive, la géométrie d'Euclide est une connaissance dite axiomatique, des déplacements des corps solides.

Il est facile de se convaincre que, mal enseignée, l'axiomatique des déplacements des corps solides tend à produire une coupure entre la réalité sensible et sa théorie axiomatique.

Si l'on pose la question : « Quels sont les faits ou événements naturels auxquels se rapporte la géométrie ? », la plupart des personnes interrogées se

trouvent embarrassées même et surtout si elles ont leur baccalauréat de mathématiques. A certaines même, la question paraît procéder d'une incompetence absolue. La géométrie, pour à peu près toutes, commence non dans l'observation des déplacements des corps, mais par des axiomes et des principes, se continue par des définitions, puis par l'énoncé des propositions suivies de démonstrations ; c'est-à-dire par une série de phénomènes verbaux ayant pris leur source dans l'esprit des mathématiciens. Quant à cet esprit, tous les élèves, ou peu s'en faut, ne rêvent guère d'en avoir un semblable, car ils le jugent souvent tatillon, bizarre et même bisornu.

Il y a donc bien là une coupure. Pourtant, elle n'est pas complète, car elle n'empêche pas l'utilisation des propriétés géométriques. Mais elle introduit une solution de continuité entre la réalité sensible et les connaissances géométriques. En cela, elle a des conséquences graves pour la compréhension de la méthode scientifique qui a pour objet de décrire comment on passe du domaine du concret à la connaissance.

L'erreur de la pédagogie scolastique a été de négliger l'origine expérimentale de concepts géométriques et de croire au pouvoir quasi-magique de ces définitions et de ces axiomes et d'en faire des points de départ de la connaissance des déplacements des corps indéformables, alors qu'ils marquent le terme d'une longue expérimentation portant sur ces déplacements.

C'est une telle pédagogie, à peine amendée par un timide appel au concret, qui règne à peu près en maîtresse dans l'enseignement de toutes les disciplines. Elle est devenue une composante subconsciente de la mentalité des éducateurs. Il est nécessaire de s'en débarrasser complètement pour pouvoir édifier une méthode naturelle d'enseignement des sciences dont fait partie le calcul. Les techniques Freinet nous y aideront beaucoup, car elles ont déblayé le terrain pour ce qui concerne la langue maternelle. Au surplus, le « calcul vivant » nous engage sur la voie à suivre, mais il ne marque qu'une première étape, importante certes, mais qui doit être suivie de beaucoup d'autres. On verra que le chemin qui reste à parcourir est long.

Conséquences pratiques des hiatus

Je rappelle comment se présente la question des hiatus dans l'enseignement des sciences exactes et, par conséquent, dans celui du calcul qui en est l'une des phases.

L'enseignement actuel des sciences exactes : mathématiques, physique, chimie, aboutit trop fréquemment à doter les élèves d'enchaînements ver-

baux et de formules numériques isolés, coupés des faits et événements qu'ils représentent. Ces enchaînements et ces formules inutilisables dans la vie pratique, s'accompagnent parfois d'une inhibition des réflexes innés de recherches par tâtonnements. Par surcroît, ils se trouvent souvent associés à des affects de répugnance, de dégoût, et parfois, de mépris qui tendent à bloquer toute activité scientifique.

C'est un échec lourd de conséquences pour les élèves, comme pour les cellules sociales où ils déploieront plus tard leur activité pratique. Je montrerai qu'il se prépare dès le cours préparatoire, s'annonce nettement vers la fin du cours élémentaire, pour devenir à peu près total vers la troisième ou la deuxième du second degré.

A quoi est-il dû ? Doit-on vraiment incriminer les techniques d'enseignement ? Faut-il l'attribuer, comme on le fait parfois, à une inaptitude foncière de certains élèves ? Peut-on l'éviter ? Dans quelle mesure ? Et de quelle manière ?

Ce sont là les principales questions que je me suis posées depuis les temps déjà lointains, où j'eus la possibilité d'observer dans une usine de tréfilage le comportement scientifique d'ingénieurs et de techniciens de tous rangs. Chargé d'organiser, puis de diriger un service de recherches sur le tréfilage et le contrôle des fabrications, j'eus l'occasion de constater les conséquences graves de l'insuffisance de l'enseignement scientifique d'alors.

Le comportement scientifique des techniciens

Chez certains, parmi les dirigeants techniques, les connaissances acquises à l'école, trop livresques, restaient inopérantes, car elles ne surgissaient pas dans leur esprit, lorsque se présentaient les circonstances auxquelles elles se rapportaient ; parfois elles formaient écran et leur empêchaient de voir la réalité sensible. Quant à la méthode scientifique, elle était à peu près inconnue de tous. Malheureusement, l'usine où je travaillais n'était pas un cas isolé. Le savant Henri Le Chatelier (1), qui avait une large expérience des milieux industriels, affirme :

« L'ignorance actuelle de nos ingénieurs sur les possibilités et sur l'utilisation des mesures est invraisemblable. Un trop grand nombre pense que tous les problèmes pratiques peuvent se trancher par des raisonnements a priori, par des calculs mathématiques. Si la réforme de l'enseignement secondaire pouvait modifier cette mentalité, il en résulterait un accroissement de la richesse du pays que bien peu de personnes soupçonnent. C'est, en tous cas, là, un des points sur lesquels il faut faire converger les efforts les plus énergiques. »

Problèmes pratiques et expériences tâtonnées

En somme, les ingénieurs dont parle H. Le Chatelier, avaient perdu l'usage de la recherche par tâtonnements. Cependant, beaucoup de problèmes pratiques de l'Industrie, tous ceux vraiment nouveaux, doivent être abordés par la méthode des tâtonnements méthodiques issue de la pratique des expériences tâtonnées signalées par Freinet (2).

Echelle des valeurs sociales et Echelle des valeurs universitaires

Je m'excuse de la longueur des considérations précédentes ; mais elles constituent une critique de l'enseignement scientifique d'après ses conséquences sociales. Elles permettent de mesurer la gravité de l'échec de l'enseignement des sciences mieux que des tests ou des enquêtes sur les résultats obtenus

aux examens et concours qui dégagent mal la valeur pratique des techniques pédagogiques. L'échelle des valeurs universitaires ne coïncide pas, en effet, avec celle des valeurs sociales.

Valeur actuelle des critiques précédentes

Les choses ont-elles changé depuis l'époque où H. Le Chatelier a énoncé ses sévères critiques ? Oui, certainement. Des laboratoires industriels ont été organisés. L'enseignement de la physique, de la chimie et de la mécanique s'est complété par des manipulations. Le mouvement pour la recherche scientifique s'est affirmé, puis amplifié. Les critiques de certains savants ont été entendues. Mais le comportement scientifique des cadres moyens de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, celui d'une partie importante des universitaires reste toujours caractérisé par l'ignorance de la valeur pratique et théorique de la méthode scientifique. Cette ignorance se double souvent d'une méfiance tenace et parfois d'un mépris pour tout ce qui est « chiffré, mesuré, raisonné » (3).

Donc, malgré les progrès réalisés, les critiques d'Henri Le Chatelier restent d'actualité.

But des études entreprises

L'échec de l'enseignement des sciences exactes, tenu par moi pour certain, depuis mon passage dans l'industrie, j'entrepris, vers 1925, des études pour y remédier, dans la mesure du possible. Dès 1930, j'avais fixé les grandes lignes d'une psychopédagogie (4) susceptible de s'opposer à la création dans le comportement des élèves de hiatus, de solutions de continuité entre leurs connaissances scientifiques et les signaux sensoriels par lesquels se révèle en eux le déroulement de la vie.

Depuis, j'ai rencontré une difficulté devant laquelle j'ai longtemps buté. Voici en quoi elle consiste. Certains élèves, ayant acquis la technique des quatre opérations, se trouvent arrêtés comme devant un obstacle infranchissable placé sur leur route ; ils ne parviennent pas à déterminer la suite et la nature des opérations à effectuer pour résoudre leurs problèmes quand ils portent sur des faits nouveaux, ou sont énoncés en termes inaccoutumés. La liaison qui doit joindre les événements décrits par les énoncés à leur expression par une série d'opérations arithmétiques, ne se fait pas en eux. Il y a là une coupure, un hiatus qui pose l'un des problèmes majeurs de l'enseignement du calcul à l'école primaire. S'il est mal résolu, les élèves en souffriront le reste de leur scolarité, leur formation scientifique en sera fâcheusement affectée. Or, il semble bien que ce problème de pédagogie pratique reste mal résolu à l'heure actuelle.

J'exposerai la solution à laquelle je me suis arrêté. Mais auparavant, il est nécessaire de préciser le problème de base de l'enseignement du calcul. C'est celui qui consiste à remplacer les opérations sur les grandeurs (addition ou soustraction d'objets distincts, de longueurs, de charges, de tensions ou d'énergie électrique) par d'autres sur ce que les mathématiciens appellent des ensembles de constituants (ensemble des doigts de la main, des cm d'une longueur, des coulombs d'une charge électrique, des

(1) Cf. « Science et Industrie » — H. Le Chatelier — (Flammarion).

(2) « Essai de Psychologie sensible » (Freinet).

(3) « Ecole Libératrice » 6 novembre 1953.

(4) « Pédagogie par évolution », chez l'auteur.

volts d'une tension, etc...). C'est au niveau de ce remplacement des grandeurs par des ensembles de constituants que se situe l'un des points de départ de la formation des coupures dont j'ai dénoncé les méfaits.

Genèse du calcul numérique

En outre, ce remplacement rend possible le langage numérique ; car, celui-ci exprime les résultats d'expériences tâtonnées, puis méthodiques, effectuées non sur les grandeurs elles-mêmes (groupe d'objets ou de personnes, longueurs, durées, charges et tensions électriques) mais sur les ensembles de constituants (doigts, cailloux, jetons, graphies) qui en tiennent lieu parce qu'ils ont été mis en correspondance avec eux.

Construction des ensembles de constituants

Elle ne présente aucune difficulté lorsqu'il s'agit de remplacer les opérations d'addition, de soustraction, de multiplication, de fragmentation en parties égales ou inégales de grandeurs discontinues (groupes d'objets, de personnes, etc...) par des opérations sur des ensembles de constituants concrets (doigts de la main, cailloux, billes, jetons, graphies diverses telles que des traits, des points, des petits cercles).

Un jeune élève saura bientôt lever 5 doigts en voyant 5 autos et en abaisser 2 si deux d'entre elles s'en vont. Il saura également que ses 3 doigts restés levés correspondent aux trois autos restées en place. Dites à un élève qui peut compter au moins jusqu'à 20 qu'un troupeau de 20 bêtes a été répartie en 3 lots. Si vous ajoutez que le deuxième lot comprend 3 bêtes de plus que le premier et le troisième 2 de plus que le second ; après un court apprentissage, il pourra se munir de 20 billes et les disposer après tâtonnements de la façon indiquée par la figure suivante :

o o o o	1 ^{re} part : 4 bêtes
o o o o o o o	2 ^e part : 7 "
o o o o o o o o o	3 ^e part : 9 "

Il aura donc appris en peu de temps à remplacer des opérations sur les grandeurs discontinues par d'autres effectuées sur un ensemble de constituants concrets. Sans doute, les opérations qu'il a effectuées sur l'ensemble de ses billes ne reproduisent pas celles qui ont été effectuées sur le groupe de bêtes, mais cela n'influe pas sur le résultat final. Le jeune élève faisant le remplacement inverse pourra dire après dénombrement de chacun des trois ensembles de boules qu'il vient de construire par expériences tâtonnées : « Le premier lot comprend 4 bêtes ; le deuxième en comprend 7 et le troisième 9. »

Construction des ensembles de constituants correspondant aux grandeurs continues

Le problème du remplacement des grandeurs par des ensembles de constituants malheureusement se complique beaucoup.

Il se résout encore facilement pour les longueurs, les surfaces, les volumes, les capacités, les masses, les durées et les rotations. Par des mesures faciles à effectuer, les élèves parviennent, en effet, sans peine, à remplacer les opérations sur ces grandeurs par d'autres sur des ensembles de constituants tels que des jetons qui, étant maniables, pourront permettre des calculs analogues à celui opéré sur des billes. Mais ici, il faut en général faire un double remplacement. C'est le cas où une longueur donne

lieu à un ensemble de plusieurs hectomètres, par exemple.

Mais jusque là, le remplacement des opérations qui s'effectuent sur les grandeurs par d'autres sur des ensembles de constituants suffisamment maniables pour se prêter au calcul concret (5) reste, s'il a été précédé de mesures vécues par les élèves, presque immédiat. Il le devient de moins en moins à mesure que l'on considère la suite des phénomènes que la science est parvenue à nous faire connaître comme complexes de grandeurs.

Ainsi, avant de pouvoir remplacer le passage d'un courant électrique dans un radiateur, par l'accroissement de l'émission d'un ensemble de calories exprimé par :

$$C = \frac{1}{4,18} R I^2 t$$

cal.gr. ohms amp. sec.

Il a fallu :

1° Inventer les quatre grandeurs C, R, I, t (6) et les ensembles de constituants leur correspondant.

2° Reconnaître expérimentalement qu'elles suffisaient pour rendre compte de l'émission de chaleur par un radiateur ; en d'autres termes, vérifier par l'expérience que chaque fois que R, I et t prenaient des valeurs déterminées : x, y et z, C prenait aussi une valeur déterminée : U. Cette vérification indispensable est beaucoup plus compliquée que l'opération analogue lorsqu'elle porte sur la surface d'un rectangle par exemple. Dans ce cas, on vérifie sans peine que chaque fois que la base et la hauteur prennent une valeur déterminée, par exemple 4 et 5 cm, la surface en prend aussi une déterminée, soit 20 cm² pour l'exemple choisi.

3° Calculer la formule :

$$C = \frac{1}{4,18} R I^2 t$$

Construction des connaissances scientifiques La phase calcul

La connaissance scientifique que constitue la formule ci-dessus citée, est le résultat d'un travail scientifique bien modeste, si on le place dans l'ensemble de ceux nécessaires pour l'acquisition des connaissances inscrites aux programmes du premier et du deuxième degrés. Cependant, il permet de situer le calcul comme une phase de l'effort déployé pour aboutir à la construction des connaissances scientifiques stables et solidement liées aux réalités sensibles.

Les considérations précédentes permettent aussi de dire que cette phase de calcul ne peut se développer que lorsqu'étant parvenu à construire des grandeurs puisées dans le concret, on a pu les remplacer par des ensembles de constituants. En effet, c'est sur ces ensembles que portent les manipulations du calcul concret (7) symbolisées par le calcul numérique.

Ainsi, à la mise bout à bout de deux barres mesurant 24 et 38 cm, correspond l'addition des deux ensembles 24 et 38. Lorsque l'on a reconnu par des manipulations tâtonnées, qu'il est possible de former

(5) Je montrerai comment le calcul concret peut, à son tour, être remplacé par le calcul numérique.

(6) C : Chaleur dispersée.
R : Résistance du radiateur.
I : Intensité du courant.
t : Durée de l'émission de chaleur.

(7) Calculer (lat. *calcularé de calculus*, caillou) c'est compter au moyen de cailloux.

un troisième ensemble 62 cm correspondant à la longueur formée par la mise bout à bout des deux premières barres, on fait un choix parmi les manipulations d'addition des deux ensembles 24 et 38. Ce choix est dicté par la considération des possibilités humaines et de leur rendement maximum. C'est en raison de cela que, pour former le troisième constituant, on additionne les unités du premier avec les unités du second, puis les dizaines avec les dizaines. De cette façon, on se trouvera dispensé de mémoriser $24 + 38 = 62$; la seule mémorisation de la table d'addition suffira dans ce cas, comme pour tous les autres analogues. Faute de cette intervention des ensembles de constituants, l'effort de mémorisation des résultats expérimentaux formant l'assise concrète des sciences ne pourrait donner que de piètres résultats. Nous serions réduits à l'utilisation de la seule fonction de globalisation. Les connaissances humaines ne pourraient que dépasser de peu celles des animaux supérieurs.

A propos du passage d'un courant d'un fil dans une dérivation formée par deux autres dont les

conductances correspondent aux ensembles 2 et 3, on pourrait faire une remarque analogue à celle qui concerne la mise bout à bout de deux barres. La connaissance précise de cet événement électrique n'est possible que lorsque cet événement a pu être replacé par un autre consistant dans la fragmentation d'un ensemble d'ampères correspondant eux-mêmes aux deux courants parcourant chacun l'un des deux fils de dérivation. C'est une fragmentation dans le rapport 2/3.

Ce sera dans le cadre de l'acquisition des connaissances scientifiques construites par les élèves eux-mêmes et de telle façon qu'étant sans hiatus, elles surgissent en eux pour régler leur comportement toutes les fois qu'ils seront placés dans les circonstances de la vie où elles ont été puisées, que j'exposerai la technique d'enseignement du calcul à laquelle m'ont conduit mes études.

(à suivre.)

Ph. ROGERIE

Châteauneuf-La-Forêt (Haute-Vienne).

POUR MIEUX FAIRE CONNAITRE LES PAYS ÉTRANGERS

Nous préparons une série de BT sur les divers pays étrangers et faisons appel aux camarades qui pourraient nous envoyer des projets.

Nous avons déjà :

— un très grand projet actuellement au contrôle sur le *Canada*, de Lebreton et Tétrot.

Tétrot prépare, d'autre part, une BT sur New-York.

Nos amis suisses nous préparent une BT sur l'Histoire suisse. Nous leur demandons de nous présenter la vie et l'économie de leur pays en une BT dont la diversité donnera justement une idée de la Suisse.

Nous voudrions que les camarades italiens, en accord peut-être avec quelques camarades connaissant leur langue, s'attaquent à une BT sur l'Italie. Qui voudrait y travailler ?

Je demande aux camarades du Haut-Rhin et du Bas-Rhin de se mettre à l'étude d'une ou plusieurs BT sur l'Allemagne.

Que Lallemant pense, au cours du prochain voyage à Vienne, à des BT sur l'Autriche et, si possible, l'URSS et les Démocraties Populaires.

Les camarades du Haut-Rhin qui préparent un voyage dans les pays nordiques, nous annoncent leur désir de préparer une ou deux BT.

Mais n'y aurait-il aucun camarade connaissant l'Anglais ou allant en vacances en Angleterre, qui serait susceptible de mieux nous

faire connaître ce pays, si proche de nous et pourtant, pour nous, si impénétrable ?

J'ai déjà écrit à notre camarade Gauriaud, C.C. de Marans (Chte-Mme) qui correspond avec des écoles anglaises.

Qui s'offre ?

Et la Belgique ?

Et tant d'autres pays du monde ?

Nos BT, bientôt vendues aussi sous forme d'albums, sont désormais d'une richesse incomparable.

Faites les connaître autour de vous

LES VOYAGES-ÉCHANGES

A Aix, la Commission des V. E. n'a pas chômé. Bon nombre de camarades ont assisté aux travaux entrant souvent en contact avec la Commission Tourisme Scolaire.

Ainsi, il nous a été permis de constater que cet été verra les villes et villages retentir de l'enthousiasme des enfants qui auront été mis en relation par les Voyages-Echanges.

Nous voudrions que les maîtres nous envoient des comptes rendus de ces expériences qui ont pris corps dans les Techniques de l'École Moderne. Nous serions heureux de connaître leurs joies et leurs déceptions, afin que, dès la rentrée, nous puissions brosser un tableau des réalisations et établir une méthode de travail pour 1956.

A Aix, nous avons décidé de redonner au Bureau National son indépendance quant aux « mariages » en début d'année pour une correspondance fructueuse en vue d'un voyage-échange.

Au cours des deux années passées, des écoles étaient mises en correspondance par Alziary et... avec quel mal ! Les lettres et journaux s'échangeaient

et on faisait des projets de V. E. pour la fin de l'année. Et puis, vers le mois de mars... crac ! une école faisait savoir qu'elle ne pourrait effectuer le V. E. Manque d'argent. Distance trop grande, etc... Vous jugez de la déception des autres, ceux qui comptaient tant partir à la conquête des joies pures de l'aventure.

Il faut donc remédier à cela.

Dès à présent, il s'agit de s'organiser pour 1956. Que les camarades qui désirent avoir un correspondant régulier en vue de conclure un V. E. — et ceux-là seulement — remplissent la fiche parue dans « l'Educateur » n° 20-21, page 23 offset et l'envoient immédiatement, en mentionnant surtout le rayon kilométrique permis.

R. DENJEAN (Hte-Loire).

LE LIMOGRAPHE AUTOMATIQUE CEL Une opinion autorisée

A. Bœkholt dirige une « association pour le développement du travail manuel dans l'enseignement » et publie une revue, *Vie Active*, que nous recommandons à nouveau à l'attention de nos lecteurs (20, rue Guersant, Paris-17^e).

Dans son dernier n°, la revue publie la note suivante :

« Notre ami Freinet vient de nous envoyer pour démonstrations au Centre de V.A., son dernier modèle de limographe.

Nous le recommandons sans réserve, ayant eu l'occasion d'effectuer déjà plusieurs travaux de présentation parfaite.

Idéal pour journal scolaire, bulletin de colonies de vacances, convocations, programmes, etc... »

A propos du matériel scolaire

Les classes actives ont peut-être un mot à dire

A M. l'Inspecteur Petit qui déplore le retour du carcan de 1887 et ironise sur les casiers, M. l'Inspecteur Général Tardieu répond dans l'« Education Nationale » du 3 mars 1955.

Il se retranche derrière l'opinion des hygiénistes pour justifier « le siège invariablement lié à la table » de 6 à 14 ans. A l'Ecole maternelle les enfants ont des chaises : ils sont actifs. Après 14 ans, les adolescents ont droit eux aussi à des chaises : ils sont plus solides. Les longues stations assises de l'Ecole primaire nécessitent des sièges spéciaux.

Un modeste instituteur peut-il ajouter un avis ?

C'est plus qu'une question de dimensions idéales ou de « casiers ouverts côté Maître ».

M. Léger, du C.R.E.P.S. de Dinard, nous convie à une expérience édifiante :

« Placez en colonne et nus tous les enfants d'un cours préparatoire. Examinez-les à distance et de profil. Vous êtes choqué par leur ventre généralement trop gros. Faites-leur exécuter ¼ de tour et examinez-les de face. Ils sont encore symétriques.

Faites la même expérience avec les élèves d'un cours moyen 1^{re} année, de la même école. Vus de profil, les enfants paraissent affaissés, écrasés sous un poids imaginaire : les ventres sont moins gros, mais en revanche le thorax est étriqué, le dos est rond avec des omoplates saillantes, la tête pend.

Vus de face, les élèves sont dissymétriques, déséquilibrés, une épaule plus basse que l'autre — déjà !

Pourquoi ? Parce que depuis trois années seulement ils vont à l'école, ils ont assis 6 heures par jour, — nous pourrions dire 8 à 10 en comptant les heures des repas, les devoirs, les leçons, — assis, courbés ou tordus dans une position vicieuse, dans une immobilité qui est un non sens quant au développement de leurs muscles, de leurs articulations, de leurs os. Tout organe qui ne fonctionne pas, s'atrophie...

Alors, supprimons l'école ?

Nous ne pouvons le faire. Mais nous pouvons la rendre moins nocive. »

Professeur d'éducation physique, M. Léger préconise « 5 minutes journalières de gymnastique de maintien dans la salle de classe ».

Il est logique : il ne lui appartient pas de réformer l'école passive. Il ne peut lutter que selon ses moyens contre ses méfaits.

Les médecins se sont émus. Analysant le squelette de l'enfant assis immobile, ils proposent une position assise correcte. Ils font leur travail.

Les orthopédistes étudient la forme des sièges permettant de réaliser cette position.

Demain, les psychiatres essaieront de comprendre la nature de ce poids imaginaire qui écrase et déforme les petits Français. Ils auront raison.

Continuons à observer minutieusement des squelettes, nous verrons bientôt le projet de gouttière orthopédique, officielle, brevetée et obligatoire, avec sangles et vis de réglage.

Et qui prétendra sans rire que le problème est résolu ?

Quel hygiéniste pense qu'il est préférable de maintenir assis un enfant de 8 ans sur un siège perfectionné, s'il est possible de le laisser vivre,

marcher, circuler, s'asseoir même sur une chaise comme tout le monde ?

Bien sûr, il vaut mieux être bien que mal assis. Mais si on pouvait n'être pas toujours assis ?

Questions de méthodes, de techniques.

Adressons-nous aux pédagogues.

Il semble que, jusqu'ici, les pédagogues se contentent d'apporter leur bénédiction aux spécialistes comme s'ils n'avaient pas un rôle spécifique à jouer.

N'est-il pas étonnant de voir un Inspecteur Général se ranger aussi rapidement et « modestement à l'avis des hommes de l'Art » ?

Le pédagogue n'a pas à démissionner quand le problème intéresse la santé des enfants. Qu'il avoue son incompetence en orthopédie. L'orthopédiste se pique rarement de pédagogie. Ce n'est pas seulement d'orthopédie qu'il est question.

Il appartient aux pédagogues — compétents en pédagogie — et directement intéressés, de replacer les conclusions des divers spécialistes dans un contexte plus vaste et à tenter une synthèse avant de tirer des conclusions.

Oserais-je suggérer que l'enfant vivant n'est pas que squelette ? Que les muscles jouent un rôle dans le maintien ? Que le psychisme influe sur le tonus et l'attitude ? Que l'attitude psychique devant le travail conditionne l'attitude devant la table de travail ?

Le simple fait d'avoir un bureau à soi avec une chaise comme les grands, facilite peut-être plus qu'on ne croit une attitude conquérante.

Cette classe, qui ressemblerait à un salon de dentiste à 40 places, donnerait-elle envie de vivre ?

On rit de la machine à manger des « Temps Modernes ». On rira de la machine à instruire des temps présents.

Dans toutes les études des spécialistes, un postulat néfaste reste sous-jacent et fausse le problème : celui de l'école traditionnelle. En France, un enfant ne peut apprendre qu'assis et immobile.

Il est inévitable de l'enfermer dans l'*auditorium scriptorium* pendant 8 ans au moins. Les médecins ont essayé de résoudre un problème trop difficile.

Il reste aux pédagogues à faire leur travail.

M. le Recteur de l'Académie de Rennes énonce une vérité bien modeste : « Il est anormal d'obliger à 6 ou 8 heures de position assise et immobile des enfants en pleine période de croissance. »

Pas besoin d'être spécialiste pour comprendre. Peut-être est-il cependant nécessaire de n'être pas aliéné par une situation où l'on ne distingue plus entre « courant » et « normal », entre « traditionnel » et « raisonnable ».

Dans le cadre des méthodes traditionnelles, le problème n'est pas seulement mal posé, je le crois insoluble. Même sur un siège « judicieusement galbé, de hauteur bien calculée », les enfants assis s'écrouleront doucement, « parce qu'ils apprennent obligatoirement dans l'ennui, sans joie comme soumis à une fatalité sociale ». (Dr Max Fourestier, Vanves.)

Beaucoup pensent encore — même s'ils n'osent plus l'écrire — que l'école doit dresser. D'autres s'évertuent à redresser.

Le problème dépasse l'orthopédie.

Les enfants se redressent mieux quand — autrement qu'en théorie — la pédagogie les libère non seulement de la position assise, mais de la position courbée de l'élève devant son maître.

Des instituteurs s'efforcent, dans des conditions parfois invraisemblables, de transformer leur enseignement pour éviter que les petits d'hommes soient condamnés à une vie de larves. Au lieu de perfectionner le carcan, ils entendent l'éliminer.

Bien que peu documentés sur les scolioles, peut-être ont-ils quelques idées sur les méthodes de travail qui permettent de résoudre le problème en le posant différemment ?

Lorsqu'une circulaire risque de leur refuser le choix d'un matériel qui va permettre ou interdire certaines activités, lorsque c'est le matériel qui va faire rasseoir les élèves, ces instituteurs donnent leur avis (qu'on ne leur a pas demandé, reconnaissons-le).

Je citerai seulement deux exemples.

1954 : un cours élémentaire de la banlieue parisienne. 44 présents dans une salle presque suffisante.

Les tables individuelles mobiles permettent, outre l'auditorium scriptorium, la transformation en quelques minutes de la « classe » en « atelier ».

Groupons 4 tables : le compostage.

6 tables : la peinture — le tirage des textes — les travaux manuels.

8 tables : les lecteurs de documents — les dessinateurs.

Les tables regroupées dégagent des espaces de circulation.

Les tables entassées dégagent un espace utilisable pour le jeu dramatique.

Sans frais supplémentaires, sans espace supplémentaire, grâce à la mobilité de matériel, on a (non sans peine) une classe vivante : les enfants ne sont plus constamment rivés à leur siège.

1955 : Une classe de perfectionnement de Tourisme. 18 élèves dans une petite salle.

Le maître essaie de moderniser ses techniques, il veut imprimer, modeler. Il faut que les enfants puissent circuler. Impossible. Le matériel neuf est là : les Instructions officielles ont été observées. Les sièges sont invariablement liés à la table et les enfants invariablement liés à l'instrument.

On peut déplacer des tables, pas des monuments. On tourne autour d'un bloc de 6 tables pour manipuler des feuilles. On n'escalade pas 6 sièges.

Le jeune maître abandonnera son idée de classe

active. Ses élèves seront assis et éternés. Lui aussi. A moins que la scie à métaux ne vienne résoudre le problème (des camarades me signalent que certains modèles peuvent être facilement reconvertis).

Regrettons qu'il soit nécessaire aussi de parler « casiers ». L'enfant actif a autre chose à faire qu'à se divertir, solitaire, dans son casier.

Le vivarium utilise le goût de l'élevage à des fins pédagogiques. La table d'exposition utilise de même le goût des collections.

Le casier ouvert côté maître ? Je n'ai plus d'esthète. Mon bureau est au fond de la salle. Et j'ai autre chose à faire qu'à surveiller les adversaires.

Surveillance, perquisitions et éducation ne sont pas synonymes. Heureusement. Maître et élèves d'une classe moderne ont un intérêt commun : du matériel pratique.

Des tables amovibles, des chaises mobiles, des endroits où l'on puisse ranger.

Fiches de travail, documents empruntés, livres, crayons, gouges, peintures, matériel nécessaire au service (timbres ou argent, bandes d'envois, journaux, travaux en cours). Où chaque enfant rangera-t-il tout cela ?

Dans un casier ouvert, limité, il est vrai, « par des bords », qui éparpille généreusement les objets précieux sitôt qu'on déplace la table ? Quel adulte accepterait ?

Dans des casiers spéciaux (quand ils existent) ?

Dans une classe nombreuse n'est-il pas souhaitable d'éviter les embouteillages, les circulations inutiles ?

Et pourquoi l'enfant n'aurait-il pas son coin à lui ?

Puisque l'école française n'est pas la Maison de l'Enfant, essayons d'obtenir au moins le meuble de l'enfant.

Je ne souhaite pas convaincre ici les pédagogues qui ont une longue expérience... de l'école traditionnelle. Qu'ils haussent les épaules en paix, mais qu'ils n'encombrent pas de leur sagesse ceux qui journalièrement font ou essaient de faire l'expérience inverse.

Personnellement, je ne regrette pas tellement que « le choix des matériels soit laissé à la discrétion des municipalités » : les utilisateurs arrivent encore à dire leur mot.

C'est ce que me confirmait au Salon du Mobilier Scolaire un fabricant de carcans perfectionnés : « De ceux-là, Monsieur, nous n'en vendons pour ainsi dire pas. »

F. OURY, *La Garenne* (Seine).

GROUPE DE LA HAUTE-LOIRE

La 3^e réunion Ecole Moderne s'est tenue à St G. dans la classe maternelle.

Séance de lecture avec des enfants de 4 à 6 ans. Commentaire de dessin libre.

La prochaine réunion aura lieu le 9 juin, à Malrevers.

Au programme :

1° *Le calcul des petits*. Calcul vivant et acquisition des mécanismes. Contrôle des connaissances et utilisation de fiches avec les tout-petits. Examen en commun du matériel existant chez certains éditeurs et pouvant rendre des ser-

vices dans les classes chargées.

Les camarades qui ont réalisé du travail en calcul vivant se rattachant de celui signalé dans « Initiation vivante au calcul », de L. Mawet, sont invités à l'apporter. Ceux qui utilisent des timbres (la petite banque des Editions du Cep Beaujolais, Mathéma) — du matériel (Carré domino de Coopération pédagogique, Montmorillon, etc.), feraient part de leurs critiques.

2° La pédagogie de la réussite : doit-on laisser l'enfant devant un échec ?

3° Compte rendu du Congrès d'Aix par les 3 congressistes.

Le D. D. (provisoire) :
Mme GOUPIL, *Malrevers* (Hte-L.)

CONCOURS DE DESSINS 1955

ERRATUM

Une erreur regrettable à l'arrivée des envois de dessins — malencontreusement expédiés à Vence — a privé notre camarade de Crouy-s-Cosson (L.-et-Cher) des bénéfices du concours. Sa collection, de toute première valeur, vaut à son école un premier prix et toutes nos félicitations.

Nous lui renouvelons nos excuses et rappelons aux élèves du cours que les envois de dessins doivent être adressés à Cannes.

1. Nom, prénom (désignation nominale) :

2. Adresse complète :

3. Ecole (*) garçons, filles, gémignée, mixte :

4. Nombre d'élèves participant à la correspondance : garçons
..... filles

5. Détail des effectifs par âge scolaire

garçons filles garçons filles

Maternelle			C. E.		
S. E.			C. M.		
C. P.			F. E. P.		

6. (*) Nature du journal : manuscrit, photocopie, polygraphié, imprimé.

7. Périodicité : ; format :

8. (*) Imprimez-vous tous les jours — jours par semaine —
occasionnellement.

9. Voulez-vous un correspondant régulier (*) : oui — non.

— Région désirée :

— Considérations pédagogiques :

10. Comptez-vous pratiquer le voyage-échange ?

— Si « oui », indiquer :

le rayon kilométrique approximatif :

la région désirée :

toutes autres considérations : économiques, sociales, ethnographiques :
.....

11. N^{os} des équipes auxquelles vous appartenez déjà :

12. Liste des correspondants « réguliers » que vous avez déjà eus :
.....
.....
.....

13. Départements où vous avez déjà des correspondants :

14. A combien de **NOUVELLES** équipes (de 8, de 4) (*) voulez-vous
appartenir ?

15. A quel rythme d'échange comptez-vous fonctionner ?

Rythme I. — Quatre textes par semaine, une lettre tous les quinze
jours, un colis par mois.

Rythme II. — Trois textes par semaine, une lettre et un colis par
mois.

Rythme III. — Deux textes par semaine, une lettre tous les mois
et un colis tous les deux mois.

Renseignements complémentaires particuliers concernant :
le maître - l'école - la classe - le milieu - le pays

— des éducateurs travaillant et vivant selon les normes afférentes à leur éminente fonction.

Parents, pouvoirs publics, parlementaires ont nécessairement conscience de ces impératifs que nous pourrions dire naturels et inéluctables. Théoriquement, la chose est d'ailleurs entendue. C'est cette théorie qu'il nous reste à faire passer dans la pratique. On attend, comme on attendait naguère pour construire des logements. On attend qu'il y ait scandale. Or, malheureusement, le scandale est là et chaque rentrée le rend et le rendra encore plus flagrant.

Lorsque, par suite de sécheresse, il y a panne dans la production d'électricité, c'est tout de suite que le corps social en ressent les effets. Il exige alors que des mesures soient prises pour réparer immédiatement la panne.

Lorsque, comme actuellement, il y a panne dans les services de l'Education, on n'en ressentira les effets catastrophiques que dans cinq ou dix ans, quand nos enfants seront des hommes. Ces effets seront alors graves et irrémédiables. Mais les hommes politiques, les administrateurs et parfois les usagers eux-mêmes, laissent à leurs enfants le soin de parer dans dix ans aux difficultés qu'ils leur auront léguées. On considère volontiers qu'il n'y a pas urgence et on agit en tous cas comme s'il n'y avait pas urgence.

L'Ecole, le plus grand et le plus important des services nationaux, est en panne, par excès d'enfants. A chaque rentrée, on entasse toujours davantage les élèves dans des locaux notoirement insuffisants, sous la garde d'instituteurs inhumainement débordés.

On sait, en calculant les rentrées d'enfants dans les années à venir, le rythme de construction des logements et de la préparation des éducateurs, qu'il y aura aggravation permanente de cet état de fait, jusqu'à l'engorgement définitif des services.

Nous ne devons pas tolérer ce sabotage de la formation, de l'instruction, de la santé et de la vie de nos enfants.

Plus que jamais :

25 enfants par classe

CONNAISSEZ-VOUS LES CONDITIONS DE TRAVAIL DE VOS ENFANTS ET DE LEURS MAITRES ?

Nous étions récemment assis, avec des amis non instituteurs, dans le couloir d'attente d'une école parisienne, pas des plus tristes, nous dit-on.

On la distinguait de loin sur le boulevard. C'est le seul bâtiment vétuste qui reste avec sa façade décrépie, ses inscriptions délavées, son portail de cloître ou de prison. A droite, à gauche, en face, les plus humbles constructions, les plus petits magasins se sont modernisés : ils ont d'immenses fenêtres, des devantures engageantes, et, le soir, une débauche de lumières. L'Ecole est bien, matériellement, en retard de quarante ans. Seuls peuvent lui être comparés les hospices ou les prisons.

Le couloir austère débouche sur des salles de classe sombres et, au

rez-de-chaussée, sur une vraie cour de prison, avec ses quatre platanes anémiques et ses murs hauts de plusieurs étages.

Et notre ami constate :

« Comment voulez-vous, là-dedans, ne pas devenir neurasthénique ? Quand on a vécu dix ans dans cette atmosphère, on est marqué pour la vie.

— Et comment, ajoutai-je, voulez-vous que des instituteurs prennent goût, eux aussi, à travailler dans des conditions qu'aucun ouvrier, qu'aucun employé n'accepterait ? Il nous faudrait aller chercher nos comparaisons dans les métiers les plus désavantagés pour trouver une fonction si mal considérée. Les mineurs et les égoutiers, et même les ouvriers à la chaîne, se battent, eux, contre la matière ou contre les machines, qu'ils peuvent dominer. L'instituteur est aux prises, dans les pires conditions, avec l'élément le plus difficile à travailler dans la période actuelle : **l'enfant.**

Et si vous pensez qu'il existe cependant des locaux spacieux, nouvellement construits, où semble-t-il, il fait bon vivre et travailler, nous répondrons que, même dans ces locaux, la surcharge ahurissante des classes crée une atmosphère de fébrile travail à la chaîne, une ronde infernale d'élèves excités qui est mortelle pour les enfants et pour les éducateurs.

Nous demandons aux parents d'élèves et au public qui, parfois, de l'extérieur, critiquent volontiers les instituteurs :

« Que feriez-vous à leur place ? Accepteriez-vous les conditions de travail qui leur sont imposées : Voudriez-vous même redevenir écoliers dans une de ces écoles ? »

La psychologie moderne accorde de plus en plus d'importance au mental, à l'ambiance du milieu, à l'affectivité, au calme et à la joie qui émanent des choses et des hommes. On sait que les ouvriers et les employés de bureau produisent mieux, et avec moins de fatigue, dans des locaux aérés et ensoleillés, peints avec des couleurs claires, à l'abri du bruit des machines et du brouhaha des passants.

Les enfants sont encore plus sensibles à ces conditions d'ambiance. Avec 25 élèves, même dans des conditions difficiles, l'instituteur peut apporter un peu de chaleur et d'humanité. Avec 35, 40 et 50 élèves, la besogne devient impossible. « Introduire plus de 25 élèves dans une classe, écrit un instituteur, c'est voler les enfants (et les maîtres), c'est les priver des soins, de l'affection et des efforts qui sont dus à chacun d'entre eux, au faible comme au fort, au riche comme au pauvre, au rural comme au citadin. »

Nous ne répèterons jamais assez :

Quelle que soit la bonne volonté des éducateurs, aucun travail pédagogique intelligent et productif ne peut se faire dans les classes surchargées. Aucune activité coopérative, aucune recherche intelligente ne peuvent y être instaurées et seule y est possible une discipline retardataire et inhumaine qui n'est plus de notre siècle et qui marque pour la vie les enfants qui y sont soumis et les éducateurs qui y sont anormalement contraints.

Ce sont ces conditions déplorables d'une école qui devrait former des hommes et qui dresse des scribes et des robots, c'est l'exigence d'une éducation efficiente et productive, c'est la situation inhumaine des éducateurs dans une fonction qui compte, au sein des autres travailleurs,

la plus grosse proportion de malades nerveux et de tuberculeux, c'est le sort fait à l'Ecole laïque que nous voulons faire connaître au public, par ce Bulletin périodique, par des enquêtes, des reportages, des communiqués de presse de façon qu'un jour prochain la grande masse des usagers puisse exiger les

25 enfants par classe

POURQUOI NE DIT-ON PAS TOUT CELA ?

Pourquoi les parents et les éducateurs directement intéressés au sort de l'Ecole n'ont-ils pas jeté plus tôt le cri d'alarme ? Pourquoi hésite-t-on encore à lui donner écho ?

Il y a chez les maîtres de l'Ecole laïque une sorte de pudeur instinctive à crier leur misère. Quand des maçons construisent une maison, on voit monter les murs et se poser le toit ; les passants s'arrêtent et admirent.

L'instituteur travaille à huis-clos, un matériau fragile et difficile à manier, avec lequel la construction est longtemps imprécise et branlante, lorsqu'elle ne s'écroule pas dans l'échec total. Il reçoit beaucoup plus souvent, de ce fait, critiques et attaques qu'encouragements et félicitations. Mais cette réalité du métier, personne ne la connaît : on voit l'instituteur hors de sa classe, lorsqu'il se repose et se promène, et on a tendance à l'envier parce qu'il ne travaille, paraît-il, que 200 jours par an ! On ne le voit pas lorsqu'il est aux prises dans sa classe avec 40, 50, 60 et 70 enfants. Quand il est contraint de se mettre en congé, le public ignorant de ces réalités conclut souvent à la trop grande bienveillance des règlements. Il ne connaît pas le drame quotidien d'hommes et de femmes, astreints à une besogne inhumaine, exigeante à l'extrême pour ceux et celles qui s'y dévouent et qui n'abandonnent souvent que pour la longue maladie : épuisement nerveux et tuberculose. Le public ne sait pas le lourd tribut que les éducateurs paient à ces terribles déchéances qui sont pour nous, hélas ! des maladies professionnelles, conséquence des conditions défectueuses de notre travail et de la surcharge des classes.

Il y a d'ailleurs un test facile. Si le métier d'instituteur avait bonne renommée, s'il présentait vraiment plus d'avantages que d'inconvénients, on se battrait à l'entrée des Ecoles Normales. Or, il y a souvent moins de candidats que de places offertes, et le recrutement des suppléants est limité pour les mêmes raisons. La réalité est là : la jeunesse d'aujourd'hui ne veut pas s'engager dans le métier d'instituteur, malgré le jeudi et le dimanche et les trois mois de congé par an ; elle ne veut pas, parce qu'elle sait que la fonction n'est pas payée, mais aussi qu'elle exige un travail de plus en plus difficile du fait de la surcharge des classes.

Il faudra, à l'origine, modifier ces conditions de rémunération et de travail si l'on veut recruter le personnel compétent indispensable.

Ce sont ces réalités qu'il nous faut faire connaître aux parents d'élèves et au public.

Il faudra aussi contrebattre cette croyance, hélas ! courante, que le métier d'instituteur n'est pas un métier comme les autres et qu'on peut instruire et éduquer l'enfant dans n'importe quelles conditions de milieu.

d'installation et de technique de travail. Si vous disiez à un maçon de construire une maison sans pelle ou pic pour en creuser les fondations, sans pierres et sans truelle pour en monter les murs, il rirait de votre ingénuité. Si, lorsqu'il a commencé le travail, il voyait les camions entasser les matériaux là même où il doit creuser et bâtir, il vous dirait qu'il faut d'abord déblayer le terrain et laisser du large devant lui, ce qui est le bon sens même.

Et l'on croit, et l'on fait croire que l'instituteur peut entasser des enfants dans une classe où il n'y aura plus la possibilité de travailler normalement et où il faudra tenir les élèves dans une immobilité contre nature. Et parce que l'instituteur n'ose pas refuser l'entrée aux enfants en surnombre qu'on lui impose, parce qu'il ne veut pas ou ne peut pas faire cette grève des effectifs qu'engagerait toute autre corporation, on aggrave sans cesse une situation qui constitue un sabotage grave et de l'éducation et de la fonction enseignante.

Les parents ont le droit, ils ont le devoir de savoir dans quelles conditions travaillent les éducateurs de leurs enfants. Ils doivent savoir pourquoi les maîtres sont désabusés, excédés, déçus et malades ; pourquoi le recrutement des instituteurs est tari et comment la fonction sociale majeure est aujourd'hui en panne.

Alors les parents s'uniront aux éducateurs et aux amis de l'Ecole pour protester contre cet état de choses au sein de l'Association nationale :

25 enfants par classe

CE QU'IL FAUT A L'ECOLE POUR TRAVAILLER AVEC EFFICIENCE

L'Ecole, pas plus que les entreprises d'élevage, les fermes, les bureaux et les usines, ne saurait échapper aux impératifs matériels, physiologiques ou psychiques qui conditionnent le travail efficient et le rendement.

Pour produire d'une façon « rentable » et faire face à la concurrence nationale et internationale, les fermes se modernisent et l'Etat accorde d'importantes subventions pour cette modernisation indispensable. On sait qu'il faut de la place, de l'air, de la propreté aux animaux d'un élevage. On abat les vieilles constructions afin de normaliser les conditions nouvelles.

On ne craint pas d'abattre de même des pâtés entiers de maisons pour construire à la place des magasins spacieux susceptibles de répondre aux goûts de la clientèle. Et on ne construirait plus aujourd'hui des salles de cinéma au sol dur et aux pauvres bancs de bois qu'on réserve aux écoles. Il faut au public des tapis, des fauteuils et des accoudoirs, et un bel éclairage.

L'Ecole a les mêmes exigences.

Il faudra le faire comprendre et admettre à tous les usagers qui objectent volontiers : « Nous avons travaillé ainsi et nous ne nous en portons pas plus mal. »

Il faut, au contraire, que les parents prennent conscience qu'ils se seraient peut-être mieux préparés à la vie si les conditions de l'Ecole avaient été autres. Il faut surtout se rendre bien compte qu'on ne

Action pratique à mener pour les 25 ENFANTS PAR CLASSE

travaille plus, dans aucun domaine, en 1955 comme on travaillait en 1910, et qu'on ne doit plus, et qu'on ne peut plus travailler à l'Ecole comme il y a quarante ans. Il nous faut une autre installation, un autre matériel, d'autres techniques de travail et un effectif normal aussi.

L'Association 25 ENFANTS PAR CLASSE proposera que des commissions comprenant notamment des parents et des éducateurs visitent les locaux actuellement existants, comme des hommes de métier visiteraient des installations commerciales et industrielles. Ces commissions feront un rapport sur les améliorations qui s'imposent : locaux mal éclairés, où le soleil ne pénètre jamais, aération insuffisante, meubles désuets qui ne permettent plus le travail qu'on attend actuellement de l'Ecole, cours de récréation exigüés et tristes comme des cours de prison et, même dans les locaux modernes, drame de la conception caserne, avec un entassement sans mesure des enfants dans des locaux aux murs trop légers, avec le bruit incessant de files d'enfants dans les couloirs, les escaliers et la cour.

Le rapport pourrait conclure par les conditions nouvelles à exiger des architectes pour les nouvelles constructions.

Ces commissions devront enquêter de même sur les outils et les techniques de travail, comprendre et faire comprendre que les enfants de 1955, si totalement sollicités par le dynamisme d'un milieu qui évolue à une vitesse accélérée, et appelés d'ailleurs à prendre place hardiment dans ce milieu, ne peuvent plus s'accommoder comme au début du siècle d'une instruction livresque dont ils sentent d'instinct toute l'insuffisance. L'Ecole doit préparer à la vie, et elle ne peut pas préparer à la vie de 1910 ; elle doit préparer à la vie de 1955 ou de 1960.

Les parents doivent non seulement admettre cette évolution de l'Ecole dans le milieu 1955, mais exiger cette évolution.

Pour cela, un matériel nouveau de travail et des techniques appropriées sont indispensables. L'Ecole, les enfants et les parents ne peuvent plus se contenter des leçons traditionnelles des livres. Il faut maintenant à l'Ecole :

- un matériel d'imprimerie pour éditions d'un journal scolaire pour les échanges duquel une loi spéciale est intervenue qui en reconnaît l'importance dans le processus éducatif contemporain ;
- un limographe pour polygraphie de documents et de dessins ;
- un matériel scientifique pour expérimentations permanentes dans tous les domaines ;
- un jardin expérimental avec vivarium et terrarium ;
- des appareils de projection ;
- des disques et du cinéma.

Ce qui n'exclut naturellement ni les livres, ni les revues et les conférences, ni les leçons qui sont à la base d'une culture qui cesse seulement d'être livresque pour s'épanouir au rythme de la vie contemporaine.

Cette nécessité d'une Ecole et de méthodes qui doivent être en progrès sur les méthodes d'il y a quarante ans, est aujourd'hui officiellement reconnue. Mais encore faut-il la faire passer dans la réalité, en levant d'abord l'hypothèque des classes surchargées qui tendent à faire de l'Ecole une garderie.

L'Association 25 ENFANTS PAR CLASSE mobilisera pour ces buts éminents le maximum de bonnes volontés.

Les éducateurs, pas plus que les parents, ne sauraient rester indifférents à ces états de faits qui conduisent l'Ecole laïque dans une redoutable impasse.

Il faut agir.

C'est pour promouvoir cette action que les adhérents du mouvement pédagogique de l'Ecole Moderne (Techniques Freinet) ont décidé, au cours du Congrès de Pâques d'Aix-en-Provence, de grouper toutes les bonnes volontés au sein d'une Association nationale : **25 ENFANTS PAR CLASSE**.

La constitution de cette association ne signifie nullement que nous sous-estimions la ténacité et la portée de l'action menée jusqu'à ce jour, notamment par le Syndicat National des Instituteurs. L'association **25 ENFANTS PAR CLASSE** n'a nullement l'intention de se substituer aux organisations de défense laïque actuellement existantes. Elle pense seulement qu'il est indispensable d'élargir cette action aux parents d'élèves et aux usagers de l'Ecole en général, ainsi qu'à tous les amis de l'Ecole laïque, afin de susciter en France un vaste mouvement de protestation et d'action dont la large unité sera la garantie du succès.

Nous faisons naguère une comparaison :

Quand un quartier où se sont construites des maisons nouvelles et qui donc a des besoins qui ne sont pas ceux d'il y a cinquante ans, ne possède que le vieux chemin muletier d'autrefois, tout le monde en souffre et proteste.

Les habitants peuvent, certes, laisser aux ingénieurs et aux cantonniers le soin de prévoir et d'aménager la circulation nouvelle. Ils le feront avec leur autorité technique particulière et avec la conscience des ouvriers dévoués et compétents. Mais ils seront sans action directe sur les pouvoirs publics pour hâter les réalisations qui s'imposent.

Mais que les usagers, sans souci de croyance ou de philosophie, se réunissent, reconnaissent et affirment leur besoin commun d'une route carrossable, qu'ils écrivent tous à leurs élus, qu'ils désignent un bureau actif, susceptible d'exiger des pouvoirs publics que soient prises en considération leurs revendications. Alors ils auront satisfaction.

Si les éducateurs de tous les degrés sont seuls à crier le détresse de l'Ecole et le sabotage de l'enseignement qui en est la conséquence, on ne verra dans leur protestation que le point de vue intéressé de l'employé qui réclame un meilleur salaire et des conditions normales de travail — ce qui est d'ailleurs son droit.

Mais que s'unissent tous les usagers de l'Ecole, les enfants groupés dans leurs coopératives, les instituteurs militant au sein de leur syndicat, les parents d'élèves adhérent ou non à leurs associations, tous les innombrables amis de l'Ecole laïque ; que tous ensemble prennent conscience des dangers que fait courir à l'Ecole la surcharge croissante des classes, et la nécessité aussi de moderniser, comme dans les ateliers, les bureaux et les usines, les conditions de travail ; que l'Association **25 ENFANTS PAR CLASSE** mobilise toutes ces bonnes volontés, qu'elle informe ses adhérents, précise les revendications ; il y aura alors quelque chose de changé dans les conditions de défense de l'Ecole.

L'Association **25 ENFANTS PAR CLASSE** vise à créer l'atmosphère nouvelle, le climat qui permettront à ces organisations de mieux jouer

leur rôle dans la défense de l'Ecole qui devient aujourd'hui une des grandes revendications vitales de tous les citoyens conscients des exigences du progrès contemporain.

L'Association admet d'ailleurs en son sein les usages et les personnalités qui veulent bien y adhérer. Mais elle espère plus encore y voir collaborer le Syndicat National des Instituteurs, les Associations Maternelles, du 2^e Degré, du professionnel et de l'Enseignement supérieur, les Associations de Parents, la Ligue de l'Enseignement, l'Office des Coopératives et en général toutes les associations laïques post et para-scolaires.

Des filiales de l'Association Nationale pourront être organisées sur les mêmes bases dans chaque département, ou dans des circonscriptions. L'essentiel est que, sans autre parti-pris que celui de servir l'Ecole, s'organise et se poursuive l'action unie qui nous permettra de remonter la pente.

Pourquoi, dira-t-on peut-être, lancer ainsi un mot d'ordre spectaculaire peut-être, mais qui n'en est pas moins une utopie en une époque où nous devons nous contenter souvent des maigres crédits qu'on nous alloue.

Nous n'avons certes pas l'ingénuité de penser que, demain, comme par la vertu d'une baguette magique, les **25 ENFANTS PAR CLASSE** vont devenir une réalité. Nul mieux que nous ne connaît les longs délais de construction des locaux et les délais encore plus longs de préparation des instituteurs.

Ce n'est pas pour la rentrée d'octobre que vont sortir de terre les classes modernes et affluer les éducateurs compétents. Plus que dans toutes autres entreprises, un plan de réalisation réparti sur quatre à cinq ans au moins est indispensable.

Mais il nous appartient à nous, les usagers, de dire ce que nous désirons ce que nous voulons que soit l'Ecole dans quatre à cinq ans ; que nous affirmions la nécessité pour les pouvoirs publics de prendre toutes dispositions de constructions et d'aménagements de locaux, de mise au point du matériel de travail et de préparation des maîtres pour que, dans quatre à cinq ans, nos classes puissent travailler, avec 25 enfants, dans des conditions normales et que les éducateurs reprennent goût au plus beau et au plus noble des métiers.

Et en attendant cette échéance, nous pensons qu'en étudiant de très près les problèmes, on pourrait trouver des solutions de secours qui dénoueraient momentanément le drame de l'Ecole laïque.

Nous écoutons, il y a quelques jours, à la Radio, le ministre faire le recensement des mesures qui avaient été prises pour l'organisation et le financement des grands travaux au cours des deux années à venir : tant de centaines de milliards pour l'électricité, pour les transports, pour l'énergie atomique, pour le commerce et l'agriculture.

La plus grande entreprise de production — la production humaine — avait été oubliée. On se contentera de boucher les trous, tant bien que mal. Educateurs, Parents d'Elèves, Amis de l'Ecole ont accepté cette erreur monstrueuse d'une société qui néglige de régénérer le sang dont elle vit et qui laisse s'avilir l'Ecole pour laquelle elle se contente de présenter des projets théoriques.

Il n'est pas trop tard pour redonner à l'action de l'Ecole laïque dans le processus du progrès de la Nation, la grande part, la première, qui

doit être la sienne. Il suffit pour cela que les usagers eux-mêmes sachent exiger les décisions pour lesquelles on trouvera les fonds si l'immense masse des parents le veulent et l'exigent.

L'Association Nationale **25 ENFANTS PAR CLASSE** présente dès aujourd'hui le programme d'action suivant :

- 1^o Nomination d'une commission paritaire comprenant :
 - des parlementaires ;
 - des délégués de l'administration de l'Education Nationale ;
 - des pédagogues, des psychologues et des médecins ;
 - des architectes et des ingénieurs ;
 - des délégués des Syndicats de l'Enseignement aux divers degrés ;
 - des délégués de l'Ecole Moderne ;
 - des délégués des Parents d'Elèves ;
 - des délégués des organisations de défense laïque ;
 - des délégués des organisations post et para-scolaires ;
 - des délégués d'employeurs.

Cette commission mènera rapidement une enquête technique sur les besoins réels de l'Ecole et fera un bilan précis des dépenses à envisager, selon des paliers à fixer. Elle étudiera les solutions à prévoir d'urgence pour les prochaines rentrées, en attendant la réalisation accélérée du plan d'équipement.

- 2^o Vote rapide du programme d'équipement scolaire avec vote de fonds répartis sur cinq ans et pour un total au moins égal au crédit prévu pour l'équipement électrique.
- 3^o Amélioration radicale du traitement des éducateurs à tous les degrés.
- 4^o Organisation immédiate et accélérée de la préparation des instituteurs, institutrices et professeurs indispensables à la bonne marche de l'Ecole.
- 5^o Opposition à toutes mesures provisoires de mi-temps ou de cession à l'enseignement libre des responsabilités de l'Etat.

Le Bureau provisoire de l'Association

25 ENFANTS PAR CLASSE

a été ainsi constitué :

- Docteur PONS, à Vélizy-Villacoublay, parent d'élève ;
Docteur OURY, médecin psychiatre Cour-Cheverny (Loir-et-Cher) ;
RIGOBERT, directeur d'Ecole, à Vélizy-Villacoublay (S.-et-O.) ;
E. FINBERT, homme de Lettres ;
M^{me} I. BONNET, Ecole d'application à l'E.N., Paris ;
M^{me} TÉTROT, institutrice, Combs-la-Ville (Seine-et-Marne).

Adresser provisoirement toute correspondance à Freinet, Cannes.

Ce présent rapport sera réuni en une brochure 13,5 x 21 qui sera mise à la disposition des adhérents et des groupes pour mener activement l'action des 25 ELEVES.

Jean-Baptiste CLÉMENT

Pour la première fois une biographie va paraître dans notre collection de Brochures de Travail : c'est celle de J.-B. Clément, militant ouvrier et chansonnier.

Nos lecteurs savent dans quel esprit pédagogique nos B.T. sont conçues.

Du point de vue historique (et social), voici ce qu'écrivait, à la veille de l'Exposition J.-B. Clément, M. Henri Manceau, professeur d'Histoire à l'E. N. de Charleville :

La biographie d'un combattant des luttes ouvrières ne figure pas dans les programmes du Cours élémentaire, ni d'aucun cours, à notre connaissance. Les petits revues d'histoire, de leur côté, préfèrent raconter la vie sentimentale d'un Bonaparte, les astuces d'un Talleyrand, voire épiloquer des années durant sur la mort de Louis XVII. Jaurès avait des raisons de leur préférer les humbles militants des temps difficiles « qui se sont levés avant le peuple, qui se sont levés avant le jour... qui ont été des hommes de croyance et de foi ». Il nous faudrait une histoire qui ne fût pas seulement consacrée aux vedettes, qui s'imposât un nouveau classement des personnalités. Elle retiendrait, par exemple, Tellier, « le père du froid », plus important à l'échelle mondiale que son presque homonyme Le Tellier, serviteur de Louis XIV...

Montée, ordonnée de façon parlante par M. René Robinet, Archiviste en chef du département, l'Exposition fera réfléchir sur la méthode biographique même. Une vie d'homme finit par composer une architecture cohérente où s'imposent quelques influences déterminantes. Ainsi, pour expliquer la pensée politique de Clément, a-t-on rappelé le grand souvenir de la Commune, comme un leit-motiv, après l'exposé des événements. Ainsi l'action ardennaise de J.-B. Clément, modelée encore sur celle du « mandataire » de 1871 qu'il avait été. Une vie d'homme ne se trouve pas suspendue dans le vide, poussée par ses forces seules. Elle dépend de tout un climat économique et social qui la stimule ou la révolte, qui entrave parfois son action. Elle oscille, avant de se déterminer, entre les courants de pensée d'une époque précise. Pour faire comprendre les conditions historiques des luttes ouvrières dans les Ardennes entre 1885 et 1894, sous la direction morale de J.-B. Clément, il a été nécessaire de présenter les ouvriers à leur travail, leurs tarifs de salaires, et aussi bien la propagande anarchiste

parmi les ouvriers, qui allait à l'encontre de l'objectif mesuré et collectif que J.-B. Clément s'était assigné.

« Certains s'étonneront peut-être, par ces documents, de découvrir les faits historiques sous un nouveau jour. L'histoire, en effet, donne tort longtemps aux vaincus. Elle met au pinacle M. Chiero et colporte de mauvais bruits sur les communards. Elle n'a pas toujours tenu en honneur un J.-B. Clément, cet homme que le tribunal correctionnel de Charleville condamnait à 2 ans de prison le 1^{er} mai 1891, ce militant qu'un journal local traînait dans la boue en 1894, de façon haineuse, à l'heure de sa défaite. L'histoire ne laisse entendre, très longtemps, que la voix des vainqueurs...

... Il nous arrive de lire dans les manuels destinés à la classe du certificat d'études, la chronologie des lois sociales du 19^e S., sinon tombées du ciel, du moins offertes aux ouvriers, de temps à autres, par la philanthropie d'une majorité absolue de législateurs. La sécheresse du livre permet cette interprétation que l'on ne verra pas confirmée à l'exposition J.-B. Clément...

... Toutes les lois sociales du début de la III^e République furent appliquées et maintenues grâce aux immenses sacrifices et au labeur continu de militants tels que J.-B. Clément et d'ouvriers, plus humbles encore, qui comprenaient cette nécessité. Clément vient pour la première fois dans les Ardennes en 1885 dans une bourgade où un industriel, malgré la loi, ne veut pas de syndicat dans son usine. On comparera une photo de 1890 et une autre, de 1894. Le propagandiste a beaucoup vieilli, usé par son œuvre quotidienne d'organisation et d'explication, comme par l'hostilité de trop de monde.

Malgré les défaites passagères, la leçon de telles vies reste optimiste, et cela ressort de l'Exposition. Clément décédé, d'autres poursuivent, sur sa route. Il y a la photo de trois militants ardennais de 1908 autour d'une table de travail. Il y a le défilé du Front Populaire à Charleville, le 14 juillet 1936 ; et des livrets de conventions collectives. « Toujours faire ses devoirs, conseillait Clément, pour recommencer de nouveaux devoirs avec de nouveaux sacrifices ». Un tel programme de vie, et qui fut suivi, impose par sa grandeur. L'histoire et la morale, dans leur sérieux, se donnent la main.

Henri MANCEAU. »

Guilde Suisse des Techniques Freinet

Les camarades de la Guilde Suisse ont organisé un stage de deux jours à Chevalleyres-sur-Vevey. Trente stagiaires, dont beaucoup de jeunes, étaient présents, et les vieux de la Guilde étaient nombreux pour travailler et créer l'atmosphère.

« Le travail, nous écrit Y. Bieler, au nom de la Guilde, a été intense dans toutes les activités : imprimerie, linogravure, limographe, fichier, peinture. Un travail très sérieux a été accompli dans la joie. »

GROUPE DE LA SEINE-MARITIME

Le Groupe de l'I.C.E.M. de la Seine-Maritime organise le 30 juin une journée pédagogique à l'École de Perfectionnement, rue Grieu.

Tous les camarades qui s'intéressent aux Techniques Freinet sont priés de prendre contact avec les organisateurs. Les normaliens et les normaliennes y sont amicalement invités.

Exposition (dans une classe) :

- Dessins d'enfants.
- Textes libres.

- Journaux scolaires.
- Céramiques.
- Tissages.
- Objets pyrogravés.
- Matériel d'imprimerie.
- Magnétophone. etc...

Exposés :

- L'imprimerie à l'école.
- La correspondance interscolaire par lettres et journaux.
- La correspondance interscolaire par bandes magnétiques.
- Les voyages-échanges.

Ainsi se terminera une année de travail des plus fructueuses.

R. DENJEAN (Hte-Loire).

A B O N N E Z - V O U S
aux publications de l'ICEM

L'ÉDUCATEUR

2 numéros de travail et
1 supplément culturel par mois :
L'abonnement..... 900

LA GERBE - ENFANTINE

Brochures bimensuelles illustrées..... 600

BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL

Abonnement à 20 numéros..... 750
— aux 40 numéros de l'année..... 1500

ALBUMS D'ENFANTS

3 numéros par an (souscription)..... 500

BTT (Bibliothèque de Travail de Textes d'auteurs)

40 brochures dans l'année..... 900

FILMS FIXES (en noir et couleurs)

En souscription..... 1000

*

Les réalisations pédagogiques de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne
vous sont indispensables

*

Les fichiers auto-correctifs de calcul, de conjugaison, d'orthographe, etc.

~~~~~  
Demandez-les à C.E.L. - Place Bergia - CANNES (A.-M.)

**DEMANDE DE CORRESPONDANCES  
INTERSCOLAIRES NATIONALES**

(Renvoyer cette formule soigneusement remplie et dûment complétée par des considérations particulières à M. ALZIARY, instituteur, Vieux Chemin des Sablettes, La Seyne-sur-Mer (Var), C.C.P. Marseille 414, en lui adressant un mandat de 80 fr. pour frais de correspondance et d'organisation) Nous vous engageons à adresser votre demande **avant** le départ en vacances

○

**AVIS TRÈS IMPORTANT**  
**à bien lire et à observer**

En sollicitant un correspondant « régulier », vous vous engagez à remplir le contrat d'échanges aux conditions suivantes :

1° Adresser, **au moins une fois par semaine**, tous éléments d'échanges riches d'intérêt et de vie, constituant un lot en rapport constant avec les effectifs, et, éventuellement, avec les envois déjà reçus : autrement dit, assurer l'équivalence, la régularité et l'intensité des échanges ;

2° Se mettre, dès avis, en relations personnelles avec le correspondant pour information réciproque sur les conditions, les désirs, les buts, les moyens des divers échanges ; en un mot, établir, entretenir l'harmonie du travail commun ;

3° Tout nouvel adhérent qui sollicite une correspondance scolaire doit se faire connaître au délégué du groupe de l'Ecole Moderne Française de son département : il y recueillera bien des avis et des informations élémentaires très utiles ;

4° En cas d'interruption — momentanée ou définitive — de l'échange, adresser dans la semaine, aux correspondants, un avis motivé et circonstancié, si possible.

○

Pour la technique et la pratique des échanges, procurez-vous la brochure « **LES CORRESPONDANCES INTERSCOLAIRES** », aux Editions de L'ECOLE MODERNE FRANÇAISE, place Bergia, Cannes (A.-M.). Prix : 25 fr. C.C.P. Marseille n° 115.03.

Echanges entre **CLASSES DE PETITS**, consultez pour une prospection éventuelle les listes parues dans les « EDUCATEUR » du 1-1-49, n° 7, et du 15-2-49, n° 10.

○

RECOMMANDATION ESSENTIELLE. — Dans toutes les relations avec le service des correspondances, rappelez en référence le ou les numéros de vos équipes, sinon la nature précise de votre classe (garçons, filles, mixte, ou le cours).

# 25 ENFANTS PAR CLASSE

**APPEL aux Parents d'Elèves, aux Educateurs,  
aux Pouvoirs Publics, aux Parlementaires, aux  
Amis de l'Ecole laïque :**

**UN ÉTAT DE FAIT SANS PRÉCÉDENT**

**LA SURCHARGE CATASTROPHIQUE  
DES CLASSES**

*« J'avais 25 élèves il y a deux ans. J'en ai 42 maintenant dans un local qui ne devrait pas en contenir plus de 32. J'ai dû enlever établi, imprimerie, bibliothèque de travail. Je suis dégoûté. Je ne suis plus instituteur ; je suis moniteur garde-chiourme. Et le soir, je suis rendu. Je n'ai même plus le goût de lire. »*

*« Je ne fais plus classe... Je gagne ma croûte. Comment permettre à 41 gosses de circuler librement pour le fichier, pour la bibliothèque ?... Où est le joli travail des années précédentes ? Je suis transformé en gendarme. Je me fatigue (j'y laisserai ma santé) pour des résultats minables. »*

*« Mon travail devient impossible. Nos classes sont pleines à craquer. Maîtres et maîtresses sont surmenés et, de ce fait, souvent malades. Et comme il n'y a pas de suppléant, il faut répartir les élèves dans des classes qui en regorgent déjà. C'est un véritable sabotage de l'Ecole. » (Lettre d'un Directeur d'Ecole.)*

*« Notre cour est si petite, écrit un adjoint, que les classes de l'école doivent s'y rendre à tour de rôle. Alors, pendant une partie de la journée, ce sont des va-et-vient incessants dans les couloirs et l'escalier. Et comme nos fenêtres donnent sur la cour, il nous faut les tenir fermées. Mais qui donc accepterait de travailler dans ces conditions ? »*

*« Je demandais l'ouverture d'une classe. On m'a dit que je ne pouvais pas l'espérer tant que le nombre des élèves inscrits par classe ne serait pas de 80. Nous avons actuellement 179 élèves inscrits pour trois instituteurs. Et on ne tient aucun compte des dimensions des classes. J'ai actuellement 55 élèves dans une classe de 39 m<sup>2</sup>. J'ai aimé mon métier jusqu'à la passion, mais aujourd'hui je l'ai pris en horreur et c'est sans regret que je prendrai ma retraite en octobre prochain. »*

*« Ne vous étonnez pas si le recrutement des instituteurs est si déficient. On a beau dire aux jeunes qu'ils auront le jeudi et le dimanche et deux mois de vacances, ils préfèrent, pour un salaire à peu près équivalent, un métier où il y a au moins un peu d'humanité. »*

Nous pourrions remplir des livres avec les récriminations semblables de la majorité des éducateurs — et pas seulement du 1<sup>er</sup> degré. C'est un véritable S.O.S. Si les parents savaient dans quelles conditions sont condamnés à travailler leurs enfants, s'ils vivaient, ne serait-ce qu'un jour, de la vie d'un instituteur, ils protesteraient et exigeraient les améliorations urgentes qui s'imposent.

Et pour terminer ce dramatique préambule, nous citerons l'opinion d'abord de M. Schmittlen, rapporteur du Budget, devant l'Assemblée Nationale (1953) :

*« Il doit être bien établi qu'un enseignement, surtout de début, n'a de valeur que s'il est donné dans une classe dont les effectifs ne dépassent pas 25 élèves...Au-delà de 30 élèves, la classe n'est qu'une permanence ; au-delà de 40, c'est une garderie. »*

Voilà le drame. Laissons-nous l'Ecole Laïque regresser, et s'avilir notre fonction d'éducateurs, que nous remplissons avec conscience et dignité, comme un sacerdoce ?

## **LA PROTESTATION UNANIME DE TOUS LES USAGERS**

Aucun éducateur, aucune famille d'élèves, aucun ami de l'Ecole ne saurait s'accommoder d'un état de fait qui handicape si gravement la formation des enfants qui **seront les hommes de demain.**

Tout le monde est aujourd'hui persuadé :

- Que la Société sera ce que la feront ses membres.
- Que la valeur, non seulement technique mais également morale de l'homme, reste déterminante à tous les postes de l'organisation sociale, économique et politique
- Que l'Education des enfants est donc de ce fait la fonction majeure dans une Société.
- Que donc cette fonction doit être bien assurée et avec un maximum de rendement.
- Que toute erreur et toute insuffisance dans le processus d'éducation des enfants se répercutent dangereusement sur tout le mécanisme social, sur le progrès culturel et humain que l'Ecole doit préparer et garantir.
- Que l'Ecole, tout comme un bureau ou une usine, a besoin de locaux adaptés au travail qu'elle doit faire ;
- des outils et des conditions indispensables à ce travail ;
- de l'espace, de l'air, du soleil et, en général, les avantages physiologiques, sociaux, techniques et humains que l'on réclame aujourd'hui pour l'ensemble des travailleurs ;

# PÉDAGOGIE INTERNATIONALE

## Parents ouvriers

Il s'agit d'une enquête menée par Lina Poli dans un quartier ouvrier de Turin.

— Ces derniers mois j'ai mené une enquête, en partie parmi les parents de mes élèves (j'enseigne l'orientation dans un quartier ouvrier) et en partie au moyen d'un referendum proposé aux ouvriers qu'il me fut possible de rencontrer dans les divers CRAL. Mon but : étudier dans quelle mesure l'ouvrier, politiquement avancé, réussit à traduire sa conscience démocratique dans la vie familiale et plus précisément dans l'éducation des enfants.

Le résultat fut extrêmement intéressant à cause de la variété des problèmes discutés, même si les demandes étaient limitées à 4 points fondamentaux :

— Les parents ouvriers s'intéressent-ils à l'école ?

— Comment les fils d'ouvriers occupent-ils leurs heures de loisir ?

— Les ouvriers parlent-ils à leurs enfants de leur travail ?

— Quelles sont les méthodes que les ouvriers pensent les plus adaptées à l'éducation de leurs enfants ?

### 1<sup>re</sup> QUESTION : S'intéressent-ils aux études de leurs enfants ?

Presque toujours, le père et la mère travaillent tous les deux et, de plus, dans de nombreuses écoles, l'instituteur est à la disposition des parents à des heures où ceux-ci travaillent. Alors, la grand-mère ou une voisine viennent, et il faut quelque chose d'exceptionnel pour que le père prenne une heure... et vienne apprendre que son fils est renvoyé ou a eu 4 au bulletin. Mais ces contacts ne servent à rien ou sont au maximum des éclairs de collaboration qui font entrevoir à l'éducateur et aux parents combien utile serait une conversation paisible et prolongée. Nous l'avons expérimenté l'année dernière, quand, dans mon école, on réussit à fixer, un jour par mois, où les éducateurs d'une section se trouvaient de 17 à 19 h. à la disposition des parents. Ce fut un vrai succès et 2 heures ne suffisaient jamais, tant étaient nombreux les parents qui venaient nous parler de leur enfant. La conversation ne s'arrêtait pas aux notes du bulletin, mais ensemble on discutait sur la manière d'intéresser le plus l'enfant à l'étude, sur les lectures qu'il préférerait, les films qu'il voyait. Dans la conversation, beaucoup de préjugés, et surtout la défiance du parent ouvrier envers l'éducateur tombaient. A cet égard, j'ai eu des réponses très curieuses : un ouvrier ne comprenait pas que je pouvais m'intéresser à la santé de son enfant : « C'est moi qui pense à cela, ne vous tracassez pas. » Dans une école d'orientation près de la CEAT, donc fréquentée par des fils d'ouvriers, bien des parents se sont plaints de ce que le directeur avait emmené les petites filles à

l'examen antituberculeux et radiologique. Ces étranges pudeurs révèlent le manque de confiance que seul un contact plus étroit pourrait éliminer. Un sujet est cher aux parents que j'ai interviewés : la propagande factieuse que trop d'éducateurs font dans nos écoles d'état. Et ce problème est lié au problème de l'enseignement de l'histoire et des livres de lecture. « Ils ne parlent que de guerres et de rois », me disait une maman, et quelquefois le maître et le professeur interprètent l'histoire d'une manière très conformiste et même parfois fasciste.

Et c'est en face de ce problème que la conscience politiquement avancée des ouvriers se rebelle : la protestation est décidée : « quand mon enfant était à l'école maternelle, on lui a défendu de fréquenter le CRAL, j'ai tout de suite réclamé le respect de ma liberté » ; c'est ce qu'a répondu le père de Enzo (un enfant de cinq ans) qu'on voulait opposer aux idées familiales. Mais trop souvent la protestation individuelle est stérile et les ouvriers s'en aperçoivent, surtout que pour défendre la liberté de l'école il serait nécessaire de s'organiser. Presque tous les parents consultés se sont trouvés d'accord sur cette nécessité et ont adhéré avec enthousiasme au projet de former en Italie des « conseils de parents » qui, comme dans presque tous les pays démocratiques, veillent avec tant de bonheur sur l'œuvre de l'école.

### 2<sup>e</sup> QUESTION : Les loisirs des fils d'ouvriers

75 % des enfants que nous examinons (entre 10 et 12 ans) passent les heures de liberté dans la cour de la maison ou sur la route (comme d'ailleurs l'enquête de Giorgina Levi n° 6 Educazione Democratica l'a révélé). Ceci arrive parce que, surtout dans les quartiers ouvriers, il manque d'endroits et d'associations aptes à recueillir les enfants à la sortie de l'école. Même si presque tous lisent le Pionnier, peu sont organisés dans des patrouilles d'API, deux ou trois fréquentent le patronage confessionnel, certains vont au foyer de l'usine ; mais, je le répète, la majorité joue, dans les squares, au ballon ou, comme disait un père : « toujours à la même chose : à la guerre... et pourtant, à la maison, personne n'est militariste. » Comme c'est naturel : les enfants sont influencés par le milieu qui les entoure, et les kiosques à journaux, les affiches de cinéma marchent à l'assaut de l'âme enfantine. Une maman me disait que son garçon de 13 ans voudrait toujours voir des films « où on se tue beaucoup » : les autres lui semblent ennuyeux.

Si, d'une part, il existe des aspects négatifs que, très souvent, les parents ignorent et qu'ils ne se préoccupent pas de combattre, d'autre part, nous trouvons bien 50 % des pères qui s'intéressent à ce que lit ou voit leur enfant : ils lui donnent des livres sur la Résistance, l'invitent à voir des films de Mickey ou des documentaires scientifiques.

Il est très important, à mon sens, que presque tous affirment être aidés à la maison : « ils font

les commissions, mettent le couvert ». Nous ne nous trouvons pas devant des enfants-poupées mais devant des enfants-fils qui discutent, comme nous le verrons par la suite, avec le père de son travail, et vivent la vie de famille en collaboration avec les parents.

### 3<sup>e</sup> QUESTION : Les ouvriers parlent-ils aux enfants de leur travail ?

Beaucoup, surtout quand les garçons passent dix, douze ans (l'intérêt pour le monde du travail se faisant plus vif) parlent surtout des salaires trop bas et de « combien il est dur de gagner le pain », moins de l'espect technique même s'ils admettent que cela intéresserait l'enfant, mais « le soir je suis tellement fatigué que je n'ai pas envie de parler », confesse un ouvrier. Beaucoup se plaignent de ce que la vie dure de l'usine les rend nerveux et irritables : quelquefois ils n'ont même pas envie de discuter avec leurs fils. Très souvent les parents sentent la nécessité d'amener les enfants à la connaissance de la société qui les entoure, mais, en le faisant de la manière la plus convenable à leur âge. A ce sujet, le résultat d'une rédaction sur la résistance m'a paru significatif en 2<sup>e</sup> année d'orientation. Deux ou trois seulement parlèrent d'épisodes lus en classe, mais tous les autres racontèrent des événements dont les héros avaient été le père ou un oncle : ils en parlèrent avec enthousiasme, avec admiration et la discussion qui suivit me révéla combien fondamentales ont été pour l'éducation civique ces humbles histoires du père.

Dans quelques cercles ouvriers, on a parlé d'organiser un débat sur la manière la plus adéquate pour donner une éducation socialiste aux enfants.

### 4<sup>e</sup> QUESTION : Quelles sont les méthodes que les ouvriers pensent les plus adaptées pour éduquer leurs enfants ?

Les ouvriers consultés sont, en majorité, d'accord sur le fait que frapper les enfants est une grave erreur et une faiblesse des parents ; la meilleure méthode pour éduquer étant la persuasion, le raisonnement, le bon exemple.

« Nous ne devons pas réprimander nos enfants en les frappant pour les faire obéir, nous devons apprendre à les mieux comprendre, à mériter leur confiance, à les habituer à la discussion sérieuse : c'est seulement comme cela que nous formerons des citoyens conscients de leurs droits et de leurs devoirs, qui sauront faire respecter et défendre leur liberté et leur travail » : c'est ce que me disait un ouvrier de la Elli Zerboni dont les deux fils sont très turbulents.

Seulement 15 % des parents sont d'accord avec les médecins anglais et justifient les gifles par l'entêtement de l'enfant et l'impossibilité de le raisonner. Les paroles de l'ouvrier de la Elli Zerboni et les arguments précédents pourraient nous faire conclure de façon très optimiste sur l'éducation donnée à leurs enfants par les ouvriers. Mais il s'agit de cas isolés. Beaucoup admettent, en principe, qu'il ne faut pas battre, qu'on doit protester contre le

fascisme dans l'école, mais ils reconnaissent qu'ils sont nerveux et qu'« on va plus vite à corriger avec une gifle », qu'ils n'ont pas le temps de s'intéresser à l'école, qu'ils ignorent si l'enfant reçoit une éducation anti-démocratique. Beaucoup ont des idées confuses : ils pensent que discuter avec l'enfant d'injustices éventuelles ou d'exigences arbitraires de l'éducateur est suffisant et que ce n'est pas la peine d'aller protester directement à l'école. D'autres sont en contradiction avec leurs principes : d'une part, ils inscrivent l'enfant à l'API, lui parlent de la résistance et, d'autre part, ne s'intéressent pas à l'école.

D'autres encore, politiquement avancés cependant, sentent le problème de l'éducation étroitement personnel et ne comprennent pas comment, au contraire, il est lié à la lutte syndicale et politique, lutte qui vise au renouvellement de la société. Les contacts entre école et famille, comme nous l'avons vu, ont été assez rares même si, théoriquement, on en ressentait la nécessité.

Je voudrais terminer avec quelques considérations sur les causes de la défiance des parents vis-à-vis de l'école, parce que le problème est essentiel pour le renouvellement de l'école italienne.

Très souvent, le maître, et encore plus le professeur, est considéré comme un « bourgeois », un intellectuel enfermé dans les murs de l'école, qui ne comprend pas la réalité, salue le gouvernement et est conformiste à 100 %. Que faire ? Aller discuter avec lui ? protester ? et si le ressentiment se porte sur l'enfant qui est sans défense ? (ce qui serait d'une injustice criante d'ailleurs). D'autres, et ils sont les plus nombreux, vénèrent le maître comme un médecin : c'est une espèce de savant qui, avec ses formules magiques, instruit les enfants. Là joue le complexe d'infériorité habituel de l'ouvrier envers le technicien. (Note de la traductrice : nous sommes en Italie où l'analphabétisme est notoire.)

Les causes de cette défiance nous devons les chercher dans le caractère en général extrêmement compartimenté de l'école italienne (N.D.L.T. : à chaque milieu social correspond un genre d'enseignement, car on doit payer les livres dès la 1<sup>re</sup> année de classe), dans l'absence presque totale de toute vie démocratique en classe et dans l'attachement à des méthodes et une mentalité dépassées. Mais il faut voir aussi ces causes dans l'ignorance où sont les parents de leurs droits : droit de faire partie des comités de patronage, droit de réclamer l'application de l'article 34 de la Constitution, droit d'exiger qu'on éduque les enfants dans le sens : des idéaux pour lesquels les héros de la résistance tombèrent, de l'amour du travail, de la solidarité humaine et de la liberté.

Les parents ouvriers doivent prendre conscience de ce devoir : nous souhaitons que leur désir de s'organiser en « conseils de parents » soit le point de départ vers la clarification des idées et le premier pas vers l'union des efforts dans le but de donner à nos fils une école démocratique et une éducation moderne et progressiste.

Lena POLI.

(Traduit de « Educazione democratica » n° 1. 1955.  
par Inès BELLINA.)

API : Association des Pionniers Italiens (organisation similaire aux Pionniers soviétiques).

CRAL : Organisation de loisirs pour les travailleurs.

# DE LA DISCIPLINE

## Au sujet d'un « 2 »

Traduit : « Journal de l'Instituteur »,  
23-2-55, URSS

Un des problèmes qui préoccupent le plus les instituteurs, et dont la résolution pratique donne lieu à bon nombre d'erreurs pédagogiques, c'est le problème de la discipline des élèves. Parmi les manières multiples employées pour l'établir, on peut distinguer deux tendances. La première consiste à exiger d'une manière purement administrative la soumission de l'élève au maître. Dans ce cas, le pédagogue ne pense pas toujours aux moyens et aux méthodes capables de former une discipline consciente chez les élèves ; ses préoccupations sont autres : obtenir un minimum d'ordre dans l'école. L'autre tendance consiste à exiger justement la formation d'une discipline consciente, d'une discipline volontaire solide dans l'intérêt de la collectivité. L'instituteur s'efforce non seulement de créer un ordre apparent, mais de faire naître chez ses élèves la conscience de la nécessité de cet ordre et le désir de lutter pour l'obtenir.

Dans le premier cas, l'instituteur, en général, ne s'appuie pas sur le collectif d'enfants et préfère les mesures administratives. Les punitions constituent son unique méthode. Dans le deuxième cas, l'instituteur agit en développant l'initiative et l'activité personnelle des élèves. S'il arrive aussi à un instituteur de ce genre de punir un élève pour une faute, il pense immédiatement à la façon d'utiliser ce fait pour son travail éducatif, avec l'élève en question, mais aussi avec l'ensemble du groupe d'enfants.

Un des instituteurs de l'école moyenne de Voskressensk mit un jour un « 2 » à Nicolas, élève de 8<sup>e</sup>, après s'être emporté contre lui parce qu'il s'agissait et n'écoutait pas la question posée. La classe considéra que ce « 2 » punitif était injuste. L'instituteur resta inflexible.

Alors, la classe s'adressa au Directeur. Dans sa conversation avec ce dernier, le professeur reconnut que ce « 2 » avait été mis d'une manière injuste mais qu'il serait anti-pédagogique de l'enlever, d'autant plus que la classe en question, et ce Nicolas en particulier, ne se distinguaient pas par leur discipline. La question fut posée devant tous les maîtres de la classe. Elle était apparue importante aux dirigeants de l'école, d'abord parce que ces « 2 punitifs » y étaient assez souvent appliqués, et aussi parce qu'il fallait trouver une tactique intelligente et subtile pour sortir de la

situation ; il fallait liquider le conflit tout en conservant l'autorité du maître.

Les professeurs se trouvèrent divisés en deux camps. Les uns disaient qu'il fallait annuler le « 2 ». Cette décision, disaient-ils, montrerait aux élèves la justice du maître, soulignerait que la direction et le collectif des maîtres tiennent compte des réclamations fondées des élèves. Les autres disaient qu'il fallait maintenir la note mise, que cette mesure rétablirait la discipline de la classe, montrerait la fermeté du maître et couperait court à la critique de ses actes de la part des élèves. On discuta aussi afin de savoir qui, du directeur ou du professeur principal, parlerait de la question avec les élèves.

En définitive, on décida qu'il ne fallait pas, en disant que le maître avait eu raison, lui créer une fausse autorité. Collectivement, une tactique fut élaborée et mise à exécution.

Le professeur lui-même déclara en classe :

« Ce « 2 », je l'ai mis à Nicolas dans un moment de colère légitime contre lui, vous le comprenez facilement. Je ne doute pas que si je continuais à vous punir de la même manière, quelles que soient vos récriminations, je rétablirais malgré tout la discipline dans la classe et j'obtiendrais votre attention pendant les cours, et ce serait dans votre intérêt. Cependant, je me refuse de persévérer dans cette voie car je considère que de cette manière même je montrerais que je n'ai pas confiance dans votre prise de conscience, que je ne crois pas que vous puissiez vous-mêmes vous organiser contre ceux qui troublent la discipline. C'est pourquoi j'ai décidé de supprimer le « 2 » mis à Nicolas. Je pourrai le prendre en mains d'une autre manière. Telle est ma décision, et je jugerai des conclusions que vous en tirerez pour vous-mêmes, d'après votre propre conduite. »

Les élèves furent à la fois surpris et ravis. Et non seulement parce que le maître avait enlevé le « 2 » de Nicolas, mais aussi du fait qu'il avait manifesté sa confiance sincère en eux et son respect pour eux.

Quand, après cela, le directeur vint dans la classe, il demanda :

« Peut-on considérer l'incident comme clos ? Réfléchissez-y encore ; jugez-le et prenez seuls une décision qui vous fasse honneur. Il me semble que ce problème n'est pas aussi simple qu'il le paraît au premier coup d'œil, et votre professeur vous a donné un excellent exemple de ce qu'est le comportement d'un homme qui a des principes. »

La classe décida : d'abord Nicolas doit s'excuser près du professeur et promettre de se conduire convenablement, de plus toute la classe se conduira parfaitement aux cours.

Quand les élèves parlèrent de leur décision à leur professeur principal, celui-ci les approuva pleinement, mais leur proposa de réfléchir encore. Comme par hasard, il se mit à parler avec les élèves de la difficulté du travail de professeur. Il souligna combien il était nécessaire de créer pour le maître une atmosphère telle dans la classe qu'il puisse concentrer toute son attention uniquement sur l'objet de ses explications ; combien il lui est difficile de s'adapter psychologiquement dans les diverses classes ; combien s'élève son « tonus » quand il sent que les élèves respectent son travail.

Le professeur principal indiqua aussi que dans le caractère discipliné de la classe se révèle la valeur des élèves et le respect qu'ils ont d'eux-mêmes, de leurs camarades, de la collectivité entière. Une collectivité est toujours belle quand elle est organisée ; c'est alors que se forment la retenue et la volonté des élèves, qualités précieuses dans la vie.

En conclusion, le professeur principal proposa :

« Maintenant, réfléchissez encore à votre décision. Voyez qu'il vous est possible de vous engager encore plus que vous ne l'avez fait et de prendre une initiative, non seulement dans l'intérêt de votre classe, mais aussi dans l'intérêt de l'école tout entière. »

La proposition intéressa les élèves ; que faut-il faire et que peut-on encore faire, se demandèrent-ils ? Ils y réfléchirent. Le professeur, par des remarques judicieuses, les aida à élaborer une décision pour la réunion publique du Komsomol.

Les élèves décidèrent de donner l'exemple de la discipline à tous les cours, et pas seulement à ceux du professeur en question. D'autres mesures furent mentionnées pour renforcer la qualité de la discipline dans l'école. En particulier, par l'intermédiaire du journal mural, ils appelèrent les autres classes à suivre leur exemple.

Il semblerait qu'après tout cela les maîtres pussent considérer l'incident comme clos à tous les points de vue. Mais cela signifierait que le collectif des maîtres s'est arrêté à mi-chemin et a pris l'attitude de l'observateur neutre et passif. C'est pourquoi les professeurs de 8<sup>e</sup>, eux aussi, prirent entre eux une décision qui devait assurer le front unique d'action. Cette décision était la suivante : approuver les élèves et les encourager, transmettre aux parents de ces élèves leur approbation, les conseiller pour que, de leur côté, ils soutiennent la décision de l'ensemble du Komsomol. Au sujet de la classe de 8<sup>e</sup>, les maîtres adoptèrent la ligne de conduite suivante : l'aider à tenir ses engage-

ments, non pas en se montrant moins exigeants à son égard, mais au contraire, en augmentant progressivement leurs exigences, en encourageant le travail personnel des élèves, en évitant de faire allusion aux événements passés, en observant la classe et en signalant au maître principal tout ce qui vaut la peine de l'être.

Les pédagogues décidèrent aussi d'assister, au bout d'un mois, au rapport que ferait le professeur principal de cette classe, sur la façon dont a été exécutée la décision prise et où l'accent serait mis sur l'analyse de la méthode éducative du professeur principal et sur l'analyse psychologique des actes du collectif, et de certains élèves en particulier.

L'action à mener, décidée par les élèves et par les maîtres, fut exécutée à la lettre et donna de bons résultats. Elle fut aussi une excellente leçon pour tous : maîtres et élèves. Comment s'explique ce succès ?

L'incident avec le « 2 » ne fut au fond qu'un prétexte qui obligea les maîtres à réfléchir sur leur méthode d'éducation. A la base du succès, il y eut une décision juste : s'appuyer sur les qualités positives des élèves ; éveiller leur activité. La circonstance qui décida du succès résida dans le fait que les maîtres formèrent un front unique, décidèrent d'une tactique unique mûrement réfléchie.

En définitive, le collectif pédagogique est sorti de cet incident beaucoup plus fort, plus réfléchi. D'après leur propre expérience, les professeurs se sont convaincus une nouvelle fois de la justesse de ce principe : il ne faut pas seulement soumettre les élèves, mais il faut faire naître les forces positives du collectif, donner aux élèves la possibilité de se révéler dans l'action. Ils ont vu quelle est l'importance d'une ligne de conduite unique, mûrement réfléchie et basée sur les principes de l'éducation soviétique. Sur un exemple concret, les instituteurs ont compris qu'éduquer dans le collectif et par le collectif ne signifie pas donner toutes les questions à résoudre aux élèves eux-mêmes. Cela signifie que le collectif pédagogique doit savoir diriger l'activité du collectif d'élèves.

#### V. TOUROUTINE.

(Revue « Enseignants du monde », Paris)

## ENFANTS ET ADULTES DEVANT LES WESTERNS

— TORRONI. — (Vita Scolastica).

L'auteur, dans cet article, pose le problème de l'attitude de l'éducateur devant le Western. Il constate d'abord combien de préjugés sont vivaces, en premier lieu dans le milieu américain, où le western est considéré « comme nourriture pour palais grossiers » ; mais il souligne que, si c'est vrai pour des films westerns commerciaux, il existe

une catégorie de westerns pour laquelle cette opinion n'est pas valable : « ... Les titres, nous les connaissons désormais ; depuis : la Naissance d'une Nation, de Griffith ; Ombres Rouges, de Ford ; la Route des Géants et la Conquête de l'Ouest, de De Mille ; le Massacre de Fort Apache (une polémique violente contre la rigueur militaire excessive) ; le simple et pathétique « Les Cavaliers du Nord-Ouest, aux plus récents : L'Homme des vallées perdues, qui a pour héros un enfant, et le sec et vigoureux Hondo ... et on en passe... »

« ... Disons tout de suite que tout le western n'est pas de l'art ; mais seulement quelques films, ceux que nous avons cités par exemple, sont en mesure de toucher à l'art vrai, à la signification lyrique et spirituelle de la poésie, universellement comprise du pauvre et du riche, de l'enfant et de l'adulte »

« ... Construit sur des sentiments primitifs et des situations immédiatement assimilables, le western, quand il est artistique, sait se faire comprendre et aimer de tous, il sait faire vibrer et élever les âmes vers des sentiments de bonté et de courage ». Les personnes cultivées qui ignorent le western commettent deux erreurs. La première consiste dans la méconnaissance des faits suivants : c'est que le western met en jeu des personnages qui ont réellement existé : Buffalo Bill, Wild Bill, Hickock. « ... Ce sont des pionniers qui ont construit morceau par morceau, l'histoire de leur pays et qui sont ressuscités d'une manière plus ou moins fidèle, dans chaque film western, depuis le « horse opera » (genre Annie du Far-West) aux productions historiques de Cecil B. de Mille et aux tendres récits de John Ford. »

L'auteur précise alors l'attitude positive des personnes cultivées devant cette première erreur. « C'est le travail des personnes adultes et intelligentes de voir dans quelle mesure le metteur en scène a respecté la tradition historique concernant le personnage porté à l'écran ; c'est à la personne dotée d'un certain bon sens de voir quelle moralité a été introduite dans la structure du personnage sans oublier naturellement que Buffalo Bill, Hickock, Calamity Jane, Doc Holiday ne se comportaient de cette manière que parce qu'ils étaient plongés dans un climat social âpre et sauvage ; grâce à eux, le pays prospéra [...] les petites cabanes de bois devinrent des agglomérations toujours plus vastes jusqu'à se transformer en riches (trop riches) villes populeuses. »

La seconde erreur concerne plus précisément le problème éducatif. « Si, pour beaucoup de personnes, même cultivées, il n'existe pas de différence entre un western de troisième catégorie et un travail sérieux et signé de Ford, comment alors leurs enfants pourront-ils aller au-delà des apparences parfois peu éducatives et constructives de semblables « stories ». Si les pères et les supérieurs

décroissent négligemment : « le western n'est pas de l'art, c'est un genre inférieur et méprisable », il est naturel que les enfants, assistant presque en cachette à la projection de ces films, ne considèrent seulement que le côté vulgairement spectaculaire, passionnel et morbide criminel, donnant satisfaction à leur goût de révolte. »

Même, s'ils vont au cinéma avec leurs parents, l'action éducative ne peut s'arrêter au choix d'un western de qualité, car « les enfants sont impressionnables, et pendant longtemps, ils se rappelleront les épisodes de la plus grande violence, du naturalisme le plus cru et de la plus cynique cruauté. »

Alors, l'auteur s'attache à définir une attitude vraiment constructive de l'éducateur en face du western. « L'apparence n'est pas l'essence de la réalité. Dans notre cas, la réalité est constituée par ce vaste complexe d'écrits historiques, d'articles de couleuvre locale, de récits, de romans, de chansons westerns, de Square Dances et même d'hymnes religieux qui, depuis les premières générations, ont transformé en épopée hardie, émue et vibrante, le progrès naturel de l'Américain, de l'état sauvage et féroce à celui plus avancé et humain d'individu faisant partie d'une société civile organisée. »

Cela, les éducateurs doivent le dire aux enfants et aux adolescents, en les conseillant et en discutant des films à voir.

« Ces pionniers, ces cow-boys que vous voyez bouger sur l'écran ne tuent pas pour un plaisir privé et malsain, mais parce que leurs ancêtres historiques (dont la geste doit être lue non pas dans les journaux d'aventures mais dans la volumineuse Histoire de l'Ouest) se comportèrent ainsi, ayant pour fin la civilisation morale et l'épanouissement économique de leur pays. »

De cette manière, l'enthousiasme des enfants pour des exemples humains de courage récompensé, d'injustice et de méchanceté punies, devant ces récits de l'Ouest, s'associera, dans leur sensibilité et leur conscience civique embryonnaire, à la prise de conscience de l'inévitable mouvement de l'Histoire vers l'établissement du bien-être universel créé par l'activité honnête et désintéressée des individus. »

.....

On peut n'être pas d'accord sur les conclusions de l'auteur ; personnellement je ne crois pas à l'efficacité de leçons après la vision du film. Un western, même artistique, comporte tout de même des scènes de violence et il est dangereux pour cela. Je crois que toute vision de violence doit être interdite aux enfants si on veut vraiment faire œuvre de paix, mais Torroni a le mérite de définir une attitude positive possible devant un état de choses somme toute regrettable.

Inès BELLINA (Nord).

*Premier livre d'Histoire de France (C.E.)*  
par J. GAUTROT, Professeur agrégé  
d'Histoire et GOZE, Directeur d'école.  
Ill. de Raoul Auger. Ed. Bourrelier  
(96 pp. en couleurs). 470 fr.

L'Édition française n'avait peut-être pas encore produit de manuel d'histoire aussi soigné, techniquement parlant : des textes clairs, des illustrations en offset qui en font un véritable album qui aura du succès.

Mais quel gaspillage de talent, de soins et de couleurs pour une œuvre à 100 % classique et qui ne fait qu'aggraver, en les embellissant, les travers de l'histoire anecdotique qui est la négation de l'histoire : de Vercingétorix au vase de Soissons, de Duguesclin à Turenne, de Hoche à Pasteur, c'est toute cette caricature que l'enfant déforme selon sa conception du monde et son imagination.

— Comment s'appelait, me dit un enfant qui a subi une telle initiation, celui qui avait vu Jésus-Christ et qui voulait le sauver, et qui allait sur un âne ? (le pape Urbain prêchant la Croisade).

Le texte aggrave malheureusement cette déformation par cette fausse simplicité de qui n'a pas enseigné l'histoire à des enfants.

« Pendant cinquante ans, les Romains sont restés les maîtres en Gaule. Il a bien fallu que les Gaulois s'y habituent. »

« Les Francs, venus d'Allemagne, ont pris mille et mille objets précieux en Gaule Romaine. Ils les ont mis en tas à Soissons, non loin de Paris. »

Sous François I<sup>er</sup>, Charles-Quint visite Chambord. « On lui montre le grand escalier. Des seigneurs le montent, des dames le descendent, sans jamais pouvoir se rencontrer. »

Sous Napoléon I<sup>er</sup>, « les Russes attisent l'armée française dans leur pays. »

Et la classique conquête de l'Algérie :

« Les Français ont pris Alger à cause d'un coup d'éventail. Celui qui tenait l'éventail et qui avait frappé, était le Dey d'Alger, autant dire le roi du pays. »

« L'histoire, disent les programmes, sera réduite à des récits simples et complets. »

Il serait souhaitable que les historiens réclament la modification de ce texte pour que auteurs, éditeurs et usagers ne se croient pas obligés de déformer ainsi l'Histoire de France. — C. F.

©©©

BONIFACIO et MARÉCHAL : *Histoire de France*, Cours Moyen. Ed. Hachette.

Dans le Premier Livre d'Histoire, dont nous parlons ci-dessus, nous pourrions dire que les auteurs ont trahi l'éditeur en lui donnant à exploiter une documentation de qualité pédagogique fort critique. Dans le présent livre, ce sont

# LIVRES ET REVUES

les auteurs qui ont été trahis par l'éditeur, et c'est fort regrettable.

Voyons donc la matière d'abord : sur chaque page de gauche, une documentation photographique de choix avec légendes appropriées. Sur la page d'en face, un texte simple, à la portée de l'enfant, suivi d'un court résumé et de questions.

Malheureusement, il aurait fallu deux fois plus de place pour une présentation acceptable. Comme on a voulu tout faire tenir en 160 pages, il a fallu serrer texte et illustration au point que il n'y a plus un coin de page blanche pour se reposer. C'est d'autant plus regrettable que ce livre qui, pour la première fois, dépassait par sa conception le cadre formel d'un manuel, en devient d'aspect rébarbatif et excédent par abus de condensation typographique.

C'est plus grave qu'on ne pense. Les éditeurs le savent puisqu'on ne verra jamais cette erreur dans les livres non scolaires librement offerts au public.

Je sais bien que les éditeurs diront qu'ils étaient limités par le prix de ce « manuel ». C'est comme si on limitait la longueur d'une scie en raison de son prix. C'est l'outil qui en devient inutilisable.

Quel éditeur osera, en mariant la présentation luxueuse de Bourrelier et le talent pédagogique de Maréchal, sortir un livre qui aura encore les tares de sa fonction manuel, mais qui n'en sera pas moins un outil nouveau qui sera moins une somme qu'une base de départ pour la culture historique souhaitée.

C. F.

©©©

René et Suzanne BRANDICOURT : *Michel et ses bêtes* (C.P. et E.). Bourrelier, (éditeur).

Un gros effort pour l'intérêt et la simplicité des textes, exercices intelligents, et comme toutes les éditions Bourrelier, un soin particulièrement louable pour l'illustration et la présentation en plusieurs couleurs.

Peut prendre place, d'ailleurs, dans la bibliothèque de travail de nos classes.

©©©

Henry CHATELAIN : *Pédagogie de bon sens* (Ed. René Lacoste, Paris).

Nous ouvrons la brochure avec un préjugé favorable puisque nous parlons assez souvent, nous aussi, de cette pédagogie du bon sens. Mais le bon sens suppose une pesée attentive, même si

elle n'est qu'intuitive, des arguments pour ou contre susceptibles d'autoriser une décision. Or, l'auteur discute et juge sans connaître par exemple nos réalisations, qui sont incontestablement un élément de poids dans cette pédagogie du bon sens.

Certaines de ses critiques et de ses observations sont exactes car ce sont des observations de praticien : il reconnaît « que l'on ne peut plus concevoir l'enseignement d'une façon rigide et figée, avec la discipline militaire, les châtiements corporels, avec l'abrutissant travail de mémorisation des textes incompréhensibles qui étaient de mise il y a X temps... » « Les théoriciens modernes nous assomment de grands mots mais leurs conceptions ne sont pas réalisables dans les conditions normales des classes actuelles... » « Je ne veux lutter que contre les excès et les techniciens ou théoriciens en chambre ».

Mais à côté de cela que de formules à l'emporte-pièce, qui font bien dans l'appareil réactionnaire pédagogique qui est à l'affût de ces opinions spectaculaires et qui font de cette brochure ce que je pourrais appeler une mauvaise action.

Opinion réactionnaire que celle qui nous place devant le dilemme : « Il ne faut pas se leurrer ; c'est l'un ou l'autre : on emploiera le temps de l'École à se promener dans la belle nature, à observer, découper, coller, mesurer, nourrir des lapins, arroser les plantes, dresser la carte du temps passé, présent et à venir, et à pleuvoir et à venter, etc., car c'est fou ce que l'on propose sérieusement comme motivations et activités et l'on introduira cet esprit de vague, de flou et d'à peu près et de facilité, ou l'on fera des exercices simples et gradués de calcul et de grammaire ». « Il est aussi lassant de répéter sempiternellement les mêmes phrases écrites que des lettres ou des syllabes ; et je me souviens avoir lu des phrases écrites par les enfants, phrases qui avaient donc été acceptées et travaillées par le crack qui les avait fait imprimer et où se trouvait « le maron est rond ».

Nous jugeons d'ailleurs osé de jeter ainsi, en passant, le discrédit sur des techniques que l'auteur semble bien ne pas connaître.

Et cette énormité : « N'y a-t-il pas des instituteurs qui échouent ou ont échoué (avec les méthodes nouvelles) alors que ce n'est jamais arrivé avec l'ancienne ».

L'auteur condamne naturellement la coopération « qui apprend à l'enfant à tripoter ». Il n'aura jamais dans sa classe de coin vivant, jamais de plantes à arroser et à mesurer, jamais d'observations météorologiques, jamais d'arrachage de pommes de terre, de constructions de ruches ou de compote...

« Faites une dictée tous les jours, un exercice de phrastique toutes les semaines, faites répéter les règles de grammaire... » alors vous réussirez.

Nous sommes tous passés par cette

école des dictées, des règles et de la phraséologie. Nous savons ce qu'elle nous a valu. Ayons au moins le courage de reconnaître qu'elle est impuissante à former les hommes de 1955, qui ont besoin d'une autre préparation que celle d'une scolastique à 100 % valable peut-être au début du siècle, mais qui est aujourd'hui anachronique et fautive.

Nous regrettons seulement qu'une telle brochure puisse être utilisée par ceux qui n'ont pas intérêt à éduquer les enfants ni à rendre plus humaine la fonction des éducateurs.

C. F.

©BLL

André VARAGNAC (conservateur au Musée des Antiquités Nationales) : *De la préhistoire au monde moderne. — Essai d'une anthropodynamique. — (Préhistoire, Protohistoire, Machinisme.)* — Librairie Plon, éd.

On parle beaucoup de préhistoire à l'heure actuelle, ce qui ofusque parfois certains « savants » qui prétendent en garder le monopole. Nous aurons à parler prochainement des chasses gardées de la Société Préhistorique de France, qui prétendrait nous interdire de fouiller les ruines et les grottes, les tas de pierres et les vieux chalets et qui nous semonce et nous condamne parce que nous avons, paraît-il, commis des erreurs de quelques millénaires dans certains B. T. d'histoire, dont nous reparlerons.

Et pourtant écrit Varagnac, « préhistoriens et préhistoriens connaissent par expérience quotidienne l'instabilité des opinions scientifiques dans les secteurs de leurs spécialités. Ils savent que, dès qu'ils ouvrent un champ de fouilles, leurs constatations remettent en question les convictions des maîtres eux-mêmes. »

C'est dans le but d'essayer de nouvelles et indispensables synthèses que Varagnac reconsidère dans ce livre les diverses thèses qui, jusqu'à ce jour, ont orienté la préhistoire dans ses rapports avec le monde connu et l'évolution contemporaine. Il le fait malheureusement avec un esprit polémique qui n'était peut-être pas très utile à ses démonstrations, avec une sorte de parti-pris d'originalité qui fautive bien souvent les données de ses démonstrations. Il présente, par exemple, comme une nouveauté que, débordant la vie et son milieu naturel, la technique intervienne pour modifier progressivement ce milieu naturel — ce qui va de soi.

Basés fragiles lorsqu'il affirme que, « seul, l'Homme s'assemble sans autre but visible que de s'assembler », que « rythme et cadence sont une caractéristique humaine » : « Si les hommes ont accordé leurs mouvements de bras et de jambes en pagayant sur un même tronç flottant, c'est sans doute que d'interminables danses leur avaient appris la cadence comme une réussite désirable », que « la caractéristique initiale des Hom-

mes par rapport aux Animaux est le mouvement et le cri rythmiques ».

Comme tous les écrivains qui traitent du destin de l'Homme au siècle du machinisme, Varagnac s'applique à montrer ici les origines non exclusivement matérielles des techniques et la nécessité de ne jamais négliger la grande part de la sensibilité et de la pensée dans le destin complexe de l'Homme, en souhaitant que « la science ne devienne pas l'humble servante de la technique ».

« Quoi qu'il en soit, écrit-il, on est fondé à penser que les cultures préhistoriques ont visé à développer méthodiquement les zones de l'activité mentale — particulièrement sensibles et émotionnelles — que nos civilisations s'appliquent à rejeter dans l'ombre. Une attitude vraiment scientifique à cet égard ne saurait consister dans une négation a priori. »

Nous conclurons cependant en reconnaissant que Varagnac a fait dans ce livre besogne utile, ne serait-ce qu'en reposant certains problèmes, en incitant les professionnels chatouilleux à un peu plus de modestie dans leurs affirmations en leur disant, avec quelque autorité, que tout reste à faire dans un domaine où il y a encore bien des « brumes ».

C. F.

©BLL

B. CACÉRÈS : *Regards sur les métiers du bâtiment.* — Ed. du Seuil. — 480 fr.

Ce petit livre, n° 10 de la collection, est, comme les précédents n°s de *Peuple et culture*, un précieux recueil documentaire sur le thème choisi, comme qui dirait une B.T. de textes d'auteurs où l'on peut puiser pour trouver des documents de première main sur le maçon, le charpentier, le menuisier, le plâtrier, le terrassier, le paveur, le couvreur, le peintre, avec renseignements sur l'apprentissage, les salaires, etc... et un choix de poèmes : « Sully-Prudhomme et François Coppée jettent un coup d'œil sur les métiers ».

Et nous rappelons en même temps les n°s précédents, recommandés au même titre : « La chanson, le cinéma, Paris, les jeux olympiques, le mouvement ouvrier, la photographie, le sport, la lecture, le tourisme. » — C. F.

©BLL

Jean LALOUP et Jean NÉLIS : *Hommes et machines* (Initiation à l'Humanisme classique, Casterman Ed.).

Nous disions à propos du livre de Varagnac combien devient obsédante pour les hommes qui réfléchissent l'emprise accélérée de la machine sur les destins de l'Homme. Voici encore tout un livre lourd de pensée qui est consacré à cette grave question.

La seule première partie *Le fait de la Technique* vaudrait ici plusieurs pages de compte rendu puisqu'aussi bien ce fait de la Technique a été posé par nous à la pédagogie française qui en

admet peu à peu l'incidence dans l'évolution du comportement des éducateurs, trop tôt qualifié de « méthode ».

Les auteurs distinguent dans le processus historique la période de l'outil — une période de la machine (celle du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles), et maintenant les signes avant-coureurs d'une « période de l'automate ». Technique du bois et de l'eau — technique du fer et du charbon — technique de l'acier et du pétrole — technique de la chimie organique — technique photo-électro-magnétique — technique nucléaire et cybernétique — technique sociologique, pourraient représenter pour nous des titres de brochures ou de chapitres pour notre collection BT. Et la liste que donnent les auteurs de *Cinq siècles d'invention technique* sera à reprendre par nous dans le point que nous voulons faire de notre collection BT et des sujets qui resteraient à étudier.

La deuxième partie du livre : *Incidences de la technique* contient également des vues qui nous sont très utiles pour la reconsidération de nos conceptions pédagogiques.

« Les derniers progrès de la technique ouvrent sur un effroyable secret et exposent l'Humanité à de tels dangers que l'on a vu très heureusement renaître le sens de l'angoisse et du mystère, ainsi que le sentiment d'humilité devant le monde ».

Dès la fin du siècle dernier, « l'orgie d'utilitarisme fut battue en brèche par un retour vigoureux à l'intuition, à la connaissance désintéressée, à la vision poétique des choses. »

« Connaître une chose pour l'admirer, pour la contempler, pour vivre, avec elle et par elle, un émoi psychologique, puis transposer cet émoi en extase ou en chant poétique, c'est également « connaître ».

« Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux ».

Mais cette invisibilité pour nos yeux ne signifie nullement que soit valable pour la connaissance profonde la seule solution religieuse. Peut-être dans une certaine mesure si on prend cette notion de religion dans son acception profonde et large telle que la comprend par exemple Ad. Ferrière. Mais que ce sentiment de l'inconnu nous conduise à l'impasse du formalisme des religions, c'est la négation même de ce sentiment de l'insondable qui ouvre à la prospection humaine un infini susceptible de nourrir éternellement sa soif du progrès.

C. F.

Nous rendrons compte dans un prochain N° d'un autre livre sur le même thème : Robert Ainard : *Nature et mécanisme* (Ed. du Griffon, Neuchâtel) et du livre de René Duchet : *Bilan de la civilisation technicienne* (Anéantissement ou promotion de l'Homme) Privat-Didier.

Roger PECHEYRAND : *Bêtes mes amies* (Editions de la Toison d'Or).

Au total 15 histoires de bêtes, débutant invariablement par la description d'un paysage, description bourrée d'adjectifs, truffée d'images et de comparaisons, et se terminant, presque toutes, par la mort douloureuse d'une bête. Lues d'une seule traite, ces nouvelles laissent une impression pesante, c'est indigeste. Par morceaux, c'est plus assimilable et certaines tranches peuvent même être servies à de grands élèves.

L'auteur est un poète ; est-il naturaliste ? Il a profondément senti la détresse des bêtes, il a compris leurs luttes pour « manger et ne pas être mangées », mais le souffle poétique l'a emporté parfois bien au-delà du sujet. Souvent d'ailleurs des phrases, des observations, portent à croire que sa connaissance de la nature est bien superficielle. Ainsi à la première page, il fait pousser des châtaigniers en plein rocher calcaire... C'est peu de chose, une licence poétique, mais ces licences se révèlent nombreuses au cours des pages. Simples écorchures à la nature, elles sont cependant gênantes.

Pourquoi aussi donner aux animaux d'obscurs noms patois, introuvables dans un dictionnaire, fût-il en 6 volumes ? Qu'est-ce qu'une alotte ? Peut-être une lotte ! Et un bayot ? Ce que l'on nous en dit fait penser à un métissage entre un autocar et une crécelle. Mieux que les animaux, l'auteur a compris les hommes, du moins ceux, les plus nombreux, qui se glissent dans la nature non pour admirer ou pour étudier, mais pour tuer. L'homme c'est le « braco » qui fusille les hérons, empoisonne la rivière, souille la nature de ses déchets, torture les bêtes sauvages. Mais pourquoi un « ami des bêtes » fait-il une différence implicite entre un braconnier et un chasseur. Si l'un tue pour vendre, l'autre le fait par plaisir et la différence se limite souvent au prix du permis de chasse.

G. MAILLOT.

©©©

Grey WALTER : *Le cerveau vivant* (Delachaux Niestlé, Ed.).

L'homme se découvre aujourd'hui à travers les robots. Pour construire des machines qui le remplacent dans des tâches de plus en plus nombreuses, il a été amené à étudier minutieusement son propre comportement. Des êtres artificiels ont surgi dont la formule se calcule sur les fonctions des êtres vivants. Mais ces « simulateurs » sont aussi de précieux instruments d'information. On relève en effet de profondes analogies entre certains mécanismes et les organes vivants. Et la cybernétique nous enseigne que lorsqu'un appareil où interviennent seuls des phénomènes physico-chimiques simule des phénomènes psycho-physiologiques, ces derniers peuvent être expliqués par des phénomènes phy-

sico-chimiques uniquement. Toute intervention d'un agent immatériel est alors inutile pour expliquer les phénomènes de la psycho-physiologie. Ainsi le système nerveux apparaît-il comme un système d'intercommunication au service d'opérations bien définies. L'activité du cerveau est le produit de sevo-mécanismes, de circuits rétroactifs ou feedback. Chacune des cellules sensorielles est une pile électrique intermittente. Elle travaille sur les mêmes principes que la cellule photo-électrique ou le microphone. Et le cerveau apparaît comme une vaste tapisserie de feedback où des mailles se greffent sur celles qui constituent le canevas principal.

Les techniques d'investigation particulières basées sur l'électronique notamment, l'électroencéphalographie ont amené la découverte de phénomènes importants, toujours plus complexes et plus subtils. De nouvelles connaissances se sont fait jour sur l'hallucination, l'épilepsie. L'électroencéphalographie a révélé que les signaux de l'activité électrique sont des signes vitaux parmi lesquels on pouvait trouver la contrepartie des phénomènes mentaux. Des affinités logiques entre certaines réactions électriques et les processus d'apprentissage sont nées avec la découverte du rythme électrique du cerveau, la démonstration par Pavlov des réflexes conditionnés. Les notions concernant les bases physiques et mécaniques de la vie sont changées. Des perspectives encore incommensurables sont ouvertes. Spécialiste de la cybernétique, Grey Walter en esquisse les plus remarquables dans son livre. « Cerveau vivant » est à lire, à relire, à méditer. Ce n'est pas un ouvrage pour spécialiste mais pour le grand public, car un extrême effort de simplicité y a été réalisé.

G. JAEGLY.

©©©

P. LE MOAL : *L'enfant excité et déprimé* (Coll. Paideia, P.U.F.).

Le sujet, comme dans la plupart des livres de cette collection, est traité sous une forme trop spécialisée dans la seule conception médicale, sans les considérations psychologiques, pédagogiques et humaines qui bien souvent tempèrent des conclusions qui ne sont pas forcément définitives.

©©©

Nous avons reçu :

*L'Enseignement de l'arithmétique* (Cahiers de Pédagogie Pratique), Bourrelier. — Angela Médici : *L'École et l'enfance* (P.U.F.). — Evrand - Fiquemont : *Jardins et jardinières d'enfants* (Editions Fleurus). — Jacques Chegaray : *En bateau - stop autour du monde* (Editions Fleurus). — *Histoire, géographie et éducation sociale* (Résumé des programmes scolaires de 53 pages), UNESCO. — *Cybernétique* (N° spécial

de structure et évolution des Techniques), Publications de l'Education Nationale. — Louis Gastin : *Eléments de psycho-diagnostic* (Ed. Dangles, Paris). — Dr L. Gastin : *L'enfance criminelle et son salut* (chez Louis Gastin, 6, rue de Chatillon, Paris). — S. Delachaux : *Ecritures d'enfants* (Tempéraments, problèmes affectifs), Delachaux et Niestlé. — André Conquet : *Aspects de l'éducation aux U.S.A.* (L'enseignement et la formation professionnelle), Ed. Vitte, Paris. — Fabienne Van Roy : *L'enfant infirme, son handicap, son drame, sa guérison* (Ed. Delachaux et Niestlé). — *Le niveau intellectuel des enfants d'âge scolaire* (P.U.F.). — *La formation des Maîtres ruraux* (UNESCO). — Marg. Verot : *Les enfants et les livres* (SABRI, Paris).

Le Jury du « Prix Jeunesse », réuni autour de son Président d'honneur Georges Duhamel et de son Président Charles Vildrac, a décerné pour la onzième fois le Prix dont le montant a été porté à 200.000 francs. Le manuscrit récompensé, qui s'intitule : « NIC ET NICK », est l'œuvre de deux Instituteurs de Paris : Claire Audrixe et Christian Fontugne.

PRIX JEUNESSE » 1955

« NIC ET NICK »

par Claire AUDRIXE  
et Christian FONTUGNE

Le Jury du « Prix Jeunesse » a couronné un manuscrit pour jeunes enfants, œuvre de deux Instituteurs de Paris : « NIC ET NICK » qui s'adresse à des lecteurs de 8 à 11 ans.

C'est une œuvre pleine de fraîcheur et de simplicité avec des aventures palpitantes, mais toujours vraisemblables. L'ouvrage, sans « moraliser », montre comment un enfant prend conscience de la responsabilité de ses actes.

Nic, un petit garçon parisien et ses camarades recueillent un chien perdu. Celui-ci disparaît un soir et Nic part à sa recherche... Fatigué, il s'endort aux Halles dans un camion et se réveille en Bretagne, à St-Malo. Pendant toute une semaine, Nic va de l'un à l'autre : pêcheur, apprenti dans un cirque, garçon de ferme, etc... Enfin, grâce à un docteur et sa femme, il rentre à Paris, où il retrouve Nick. Et dans le logement, pourtant bien petit, les parents font une place au chien.

(L'ouvrage sera publié pour les Etrennes par les Editions Bourrelier, 55, rue St-Placide, Paris-6°.)

## CHALET COOPÉRATIFS C.E.L. DE LA VALLOUISE (Hautes-Alpes)

Au congrès d'Aix, afin de permettre aux camarades fervents de la montagne et du ski, de pratiquer leur sport dans l'atmosphère fraternelle de la CEL, la commission Tourisme avait envisagé la construction de deux chalets :

**Premier chalet.** (hiver et été). — Sis à Clos-l'Arthaud, par Puy-St-Vincent, au milieu de prés-bois. Convierait aux amateurs de ski (Noël et Pâques), de montagne à vaches, de fraises, de champignons, de solitude relative. Peut servir de base de départ pour courses :

a) Dans le massif du Pelvoux (en attendant la construction du deuxième chalet). Ailefroide à 15 km, autobus à 20 minutes.

b) Dans les vallées du Fournel et de Fressinières.

c) Dans les deux vallées du Haut-Drac, par le col de Fressinières et le Pas de la Cavale.

**Deuxième chalet** (été seulement). Sis à Ailefroide, Pré-Freinet. Base de départ pour courses en haute montagne.

Dans les deux cas, notre coopérative de bâtisseurs sera propriétaire ; dans les deux cas, il nous faut construire des fondations au toit ; dans les deux cas, nous nous heurtons à de multiples difficultés dont la plus sérieuse, vous le devinez, est d'ordre financier.

Notre avoir en numéraire étant à ce jour à peu près inexistant (6.546 francs exactement recueillis à Aix), il est hors de doute que nous ne pouvons réaliser simultanément les deux projets. Je propose donc à tous les camarades de mettre en veilleuse pour le moment celui d'Ailefroide et de commencer, dès juillet, la réalisation du projet de Clos-l'Arthaud. Parce que polyvalent, il intéressera plus de camarades.

Mais encore nous faut-il trouver les capitaux nécessaires au démarrage. Pour 1955, nous nous contentons de construire le rez-de-chaussée du chalet. Nous utilisons pour cela les pierres d'un chalet en ruines. Si nos moyens nous le permettent, nous couvrirons le rez-de-chaussée d'une dalle en béton, plancher du premier étage. Nous aurons à acheter chaux, ciment, sable, gravier, ferraille, et les faire transporter à pied d'œuvre, ce qui ne sera pas le moins coûteux. Nous aurons également à verser le salaire du ou des maçons indispensables pour conduire les travaux, à pourvoir à leur nourriture.

Pour financer cette première tranche de travaux, un minimum de cent mille francs (100.000) me paraît nécessaire. Afin de ne pas être gêné aux alentours, je propose la solution suivante. Nous empruntons 100.000 francs remboursables dans un délai minimum de trois ans (intérêt : 6 à 8 %).

Chaque adhérent s'engage à souscrire une première action de 5.000 francs libérable en un ou plusieurs versements.

Cet apport d'argent frais servirait d'appoint à l'emprunt et pourrait nous permettre d'embrayer la deuxième tranche des travaux.

Reste la question main-d'œuvre. Incontestablement, il nous faut un homme de l'art. Je me suis déjà assuré la collaboration éventuelle d'un de mes anciens élèves, élève au Centre d'Apprentissage de Chalon où « sévit » notre ami Jacquet. Mais cela ne suffira pas car le nombre de manœuvres « peu qualifiés » sera, je l'espère, suffisant pour servir un maçon supplémentaire. Que Jacquet et nos camarades du Technique tâchent de nous trouver cela. Naturellement, leur travail serait payé.

Pour faire les travaux de terrassement, servir les maçons, « mettre la main au mortier », il nous faudrait une vingtaine de travailleurs bénévoles du sexe fort.

### ORGANISATION DES TRAVAUX. —

Deux équipes A et B, une au travail, l'autre au repos.

**Lundi, mardi, mercredi :** Travail éq. A. — Repos : éq. B.

**Judi, vendredi, samedi :** Travail : éq. B. — Repos : éq. A.

Cuisine coopérative assurée par deux équipes féminines, chaque participant payant sa quote-part.

**HEBERGEMENT.** — Tentes personnelles ou chalet en mauvais état, mais étanche, sis à 5 minutes.

Pour le gros outillage (brouettes, pelles, pioches), nous aviserons sur place.

**Début des travaux.** — Au plus tard le 1<sup>er</sup> août.

Un mot pour terminer. Je pense qu'un chalet de 10 m x 6, avec salle de séjour de 8 x 6 et cave de 2 x 6 au rez-de-chaussée et deux salles dortoirs de 5 x 6, devrait suffire. A nous de donner à ce projet un corps et une âme dignes de notre grande CEL.

H. BRUNA-ROSSO.

**Fiche à envoyer à : BRUNA-ROSSO Henri, La Grande - Verrière (S.-et-L.).**

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

— Je suis intéressé par le projet CHALET N° 1 - CHALET N° 2 ; par les deux projets, mais avec priorité pour le premier ; pour le deuxième (1).

— Bien que partisan de la réalisation du projet N° 1 (ou N° 2), je désire, je ne désire pas, participer à la réalisation décidée par la majorité (1).

— Je m'engage à souscrire UNE action de CINQ MILLE francs libérable en : un, deux, quatre, cinq, dix versements mensuels à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1955 (1).

— Je m'engage à participer aux travaux de construction du chalet du ..... au .....

— Je critique :

— Je propose :

Fait à ..... le ..... 1955.

Signature :

(1) Barrer les mentions inutiles.

## DOCUMENTS DU FLORILÈGE

Nos Congrès sont comme une vaste entreprise communautaire qu'aucune autre organisation ne pourrait se permettre. Malgré le soin qu'organisateurs et responsables de Cannes peuvent apporter à la préparation de tous les documents exposés, il n'en reste pas moins que nous sommes toujours débordés au dernier moment par l'apport des camarades qui reprennent eux-mêmes leurs documents dans la hâte de la clôture du Congrès.

Nous devons dire que tout se passe d'ordinaire avec un minimum d'avatars. Il y en a cependant quelques-uns chaque année, plus ou moins graves.

Ce sont, cette année, les journaux scolaires du Florilège qui se sont égarés. La Commission qui devait les examiner pour en faire compte rendu, n'a pas pu les trouver et nous n'en avons pas eu trace dans nos retours.

Les Congressistes les ont-ils pris en spécimens, croyant qu'il s'agissait d'exemplaires ordinaires ? Quelque camarade les aurait-il vus ?

Nous serions heureux que l'attention des camarades puisse nous permettre de les retrouver.

Nous nous excusons auprès des camarades qui viennent participer à l'exposition. Nous ajouterons cependant pour nous consoler partiellement, que rares étaient les groupes qui avaient fait leur travail de premier groupement.

La participation au concours était re'ativement faible.

Excusez-nous.

C.E.L.





VII<sup>e</sup> CONGRÈS D'ÉTÉ INTERNATIONAL (Vienne, 17-31 juillet 1955)

(Voir N<sup>os</sup> précédents de l'Éducateur, à commencer par le N<sup>o</sup> 22.)

**ENFANTS** : Ne paient pas l'inscription. Mais les signaler dès maintenant avec leur âge.

**PAYS PARTICIPANTS** : Dès la première insertion, immédiatement 43 inscrits plus 6 enfants, parmi lesquels une dizaine de Belges et autant d'Italiens. Nous avons déjà une responsable à Bruxelles pour l'organisation d'un collectif. Notre circulaire en espéranto a été reproduite en grand nombre en Angleterre parmi nos collègues, mais ils ne seront pas encore en vacances. L'an prochain, nous aurons, sans doute, une participation anglaise. Une demande de renseignements de Roumanie pour un groupe (prix du séjour, place disponible pour exposition). Nous avons reçu des dessins de Hongrie.

**HORAIRES** : Paris-Est : 22 h. — Paris-Ouest : 20 h. 50. — Lille : 8 h. 04. — Metz : 15 h. 10. — Bâle : 21 h. 57. — Wien-W. : 14 h. 40. — Nice : 10 h. 28. — Milan : 19 h. 40. — Wien West : 14 h. 40. — Bordeaux : 11 h. 56. — Paris : 18 h. 45 et v. ci-dessus. — Lyon : 7 h. 50. — Genève : 10 h. 50. — De Zürich à Wien-West : 13 h. 14, en 2<sup>e</sup> classe.

Collectif : Départ vers 17 h. le 16 juillet, de Mulhouse. (Renseignements précis par circulaire.)

**AUTOS** : Qui a des places (avec participation) ? Sur quel parcours ? Concentration à Besançon dans la journée du 14 juillet. Le 15 : Feldkirch (400 km.) Le 16 : Salzbouurg (370). — Le 17 : Vienne (350). — Responsable : DAVIAULT, Cité Palante, 8, rue des Pâquerettes, Besançon.

**PEDA** : Atelier de marionnettes, outils ICEM : apporter débris de laine, paille, débris de bois, bouts, tissus, etc... ou marionnettes.

**PIPEAUX** : Il y aura aussi un responsable.

**ATELIER ART** : Différent de celui du congrès de Paris. — *Apportez donc vos pipeaux.*

*Préparez tout de suite un journal scolaire pour l'exposition.*

*Répondez au questionnaire, même les anciens. (Il y a un nombre important de nouveaux).*

**ADRESSE DU CONGRÈS** :

ECOLE MODERNE

Bundeskonvikt Wien I Werderthorgasse 12  
(Aucune correspondance à cette adresse avant le congrès.)

Message aux anciens : « La cloche est déjà dans l'auto ».

R. LALLEMAND.

Flohimont par Givet (Ardennes).

## ALERTE ! ÇA VA TROP BIEN

Les 70 places vont être retenues, et il peut y avoir une délégation roumaine. Par conséquent :

**CAMPEURS** ! Au cas où vous accepteriez de vivre en camping total, popote comprise, et de libérer une ou plusieurs places, écrivez-moi immédiatement. Il y a deux camps à Vienne. L'un près de l'eau, l'autre en forêt avec même possibilité de faire du feu. J'ai tous renseignements. Ecrivez-moi **AVANT LE 15 JUIN**.

Je me renseigne d'autre part sur les prix en hôtel et probabilité de places : nous ne pouvons assumer l'organisation hôtelière, qui a créé tant de difficultés partout, même à Paris.

Que ceux qui accepteraient **EVEN-TUELLEMENT** l'hôtel, m'écrivent aussi immédiatement, avec prix limités à ne pas dépasser, **ECRIRE AVANT LE 15 JUIN**.

Si je n'ai pas d'offres de ce genre, nous ne pourrions plus pratiquement accepter de nouvelles demandes.

**M A I S, QUE TOUS CEUX QUI VOUDRAIENT VENIR S'INSCRIVENT QUAND MÊME** (V. Educateurs précédents) : il peut y avoir des campeurs, des gens vivant complètement à l'hôtel, ET IL Y A TOUJOURS DES DÉFECTIONS. Bien entendu, si leur inscription ne peut être acceptée, ils seront avisés **DÈS QUE JE LE SAU-**

**RAI ET, AU PLUS TARD, AVANT LE 25 JUIN**, à moins de défections de dernière heure qui leur laisseraient la place libre.

**AUTOMOBILISTES** : Daviault vous prépare une circulaire.

**VOYAGEURS** pour la **HONGRIE** : Viguer s'en occupe très activement.

**DEVICES** : Il faut un maximum de 10 jours pour les obtenir en banque.

**COLLECTIF** : Un tout petit peu de patience pour connaître l'heure exacte (le meilleur à combiner avec arrivées de partout).

Roger LALLEMAND

Flohimont par Givet (Ardennes)

VOYAGE D'ÉTUDES  
EN SCANDINAVIE

Comme les années précédentes, la Section du Haut Rhin de l'I.C. E.M. organise un grand voyage d'études à l'Étranger qui conduira cette année nos camarades à travers le Danemark, la Norvège et la Suède du 23 août au 15 septembre. Près de 5.000 km en bateau, en train et en car permettront aux participants de visiter les lieux touristiques (Château d'Hamlet à Elsenør, Université d'Uppsala, Musée du Kon-Tiki, fjords, etc.) mais surtout de se faire une idée réelle et approfondie de la vie sociale, économique et culturelle à l'occasion de visites guidées dans des établissements industriels, dans des fermes et dans des écoles qui, à

cette époque, auront repris leur activité.

Bien que très riche en activités de toutes sortes — parmi lesquelles la constitution d'une documentation en vue de la confection de B.T. et la réalisation de films fixes et animés — ce circuit ne se présentera pas comme une randonnée fatigante qui oblige à plier bagages chaque matin. Les déplacements se feront toujours en rayonnant à partir d'un centre d'implantation fixe. Un séjour d'une semaine est prévu, en effet, dans chaque capitale : Copenhague, Stockholm, Oslo où des membres de l'Enseignement et des représentants des instituts danois, suédois et norvégiens recevront la délégation française non en touristes anonymes mais en amis.

Organisé sur des bases coopératives, ce voyage ne reviendra qu'à

48.500 frs (payables en deux tranches) au départ de Mulhouse, tout compris. Le groupe ne pourra pas dépasser 30 participants. Que les amateurs s'inscrivent donc rapidement.

## Tarif des abonnements

|                                                                                                       | France<br>et U.F. | Etran-<br>ger |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------|---------------|
| <b>L'Éducateur</b> (3 n <sup>os</sup><br>par mois) . . . . .                                          | 900               | 1100          |
| <b>La Gerbe</b> (bimen-<br>suel) . . . . .                                                            | 600               | 700           |
| <b>Bibliothèque de<br/>Travail</b> (hebdo-<br>madaire). La sé-<br>rie de 20 n <sup>os</sup> . . . . . | 750               | 950           |
| La série de 40<br>numéros . . . . .                                                                   | 1500              | 1900          |
| <b>Albums d'enfants</b> . . . . .                                                                     | 500               | 600           |